



CRI DU CŒUR

La prière suppliante adressée par Mgr Viganò à Mgr McCarrick, le 13 janvier 2019, est un acte de foi, d'espérance et de charité théologiques purement surnaturel, animé d'un esprit "prophétique", à la manière d'Ézéchiël appelant Jérusalem à se repentir de ses « prostitutions » (Ez 16).

Cher Archevêque McCarrick,

Comme l'a annoncé la Congrégation pour la doctrine de la foi, les accusations portées contre vous pour crimes envers des mineurs et abus envers des séminaristes seront examinées et jugées très prochainement par une procédure administrative.

Quelle que soit la décision prise par l'autorité suprême de l'Église, ce qui importe vraiment et qui a causé de la peine à ceux qui vous apprécient et prient pour vous, c'est le fait que vous n'avez donné, au cours de ces derniers mois, aucun signe de repentir. Je suis du nombre de ceux qui prient pour votre conversion, pour que vous vous repentiez et demandiez pardon aux victimes et à l'Église.

Le délai est court, mais vous pouvez encore vous confesser et vous repentir de vos péchés, crimes et sacrilèges, et le faire publiquement, étant donné qu'ils sont désormais publics. Votre salut éternel est en jeu. Mais il est aussi question d'un autre point, d'une extrême importance. Paradoxalement, vous avez à disposition un magnifique don de grande espérance de la part du Seigneur Jésus : vous vous trouvez dans une condition qui vous permet de faire un grand bien à l'Église. En effet, l'occasion vous est donnée de poser un acte qui surpasse en importance toutes les bonnes œuvres de votre vie. Votre repentance publique serait une mesure extraordinaire de guérison pour l'Église

gravement blessée et souffrante. Êtes-vous disposé à offrir ce don à l'Église ? Le Christ est mort pour nous tous quand nous étions encore pécheurs (Rm 5,8). Il nous demande seulement de répondre par notre repentir et de faire le bien qu'il est en notre pouvoir d'accomplir. Le bien que vous êtes en mesure de faire aujourd'hui est d'offrir à l'Église votre repentir sincère et public. Ferez-vous ce don à l'Église ?

Je vous en conjure, repentez-vous publiquement de vos péchés, afin que l'Église en bénéficie et que vous puissiez vous présenter devant le tribunal de Notre-Seigneur, purifié par son Sang. Je vous en prie, faites que son Sacrifice sur la Croix ne soit pas vain pour vous. Le Christ, Notre-Seigneur plein de bonté n'a de cesse de vous aimer. Mettez toute votre confiance en son Sacré-Cœur. Et priez Marie, comme nous sommes nombreux à le faire, en lui demandant d'intercéder pour le salut de votre âme.

« *Maria Mater Gratiae, Mater Misericordiae, Tu nos ab hoste proteges et mortis hora suscipe.* »
« *Marie Mère de la Grâce, Mère de Miséricorde, protégez-nous des atteintes de l'ennemi et accueillez-nous à l'heure de notre mort.* »

Votre frère dans le Christ.

+ Carlo Maria Viganò

Dimanche 13 janvier 2019, en la fête du Baptême du Seigneur et de saint Hilaire de Poitiers.

Mieux qu'un débat "synodal", cet appel de Mgr Viganò, lancé au nom du Sacré-Cœur et de Marie, en toute fraternité sacerdotale, est un cri du cœur portant une grâce pour François et pour McCarrick, capable de les ouvrir l'un et l'autre aux volontés de Notre-Dame de Fatima, pour le salut de l'Église. Prions pour le Saint-Père !

frère Bruno de Jésus-Marie.

LA CONTRE-RÉFORME DANS LES MISSIONS (1)

LA RÉFORME DES MISSIONS :

QUAND ROME APPROUVE LES RITES AUTOCHTONES (1549-1615)

« Dieu est présent dans la culture et dans la vie du peuple chinois. » Mgr Gallagher, secrétaire pour les relations avec les États, a proféré cette énormité dans le discours d'ouverture de la Conférence internationale intitulée « *Christianisme en Chine. Impact, interaction et inculturation* » organisée à Rome à la Faculté de missiologie de l'Université pontificale grégorienne, les 22 et 23 mars 2018.

« La méthode qui a permis dans le passé une rencontre fructueuse entre le "monde chrétien" et le "monde chinois" fut celle de l'inculturation de la foi à travers l'expérience concrète de la connaissance, la culture artistique et l'amitié avec le peuple chinois. À cet égard, est encore exemplaire l'entreprise de missionnaires tels qu'Alessandro Valignano, Matteo Ricci, Giuseppe Castiglione et bien d'autres, qui souhaitaient ouvrir la foi à un catholicisme aux "formes chinoises", solidement fondé dans le cœur même de l'Empire du Milieu, afin de proclamer l'Évangile de Jésus-Christ dans une perspective pleinement chinoise. »

Les "formes chinoises" actuelles sont celles du communisme ! Qu'à cela ne tienne : « L'universalité de l'Église catholique, avec son ouverture naturelle à tous les peuples, peut apporter une contribution en termes d'inspiration morale et spirituelle au grand effort de dialogue entre la Chine et le monde contemporain, le faisant précisément à travers la communauté catholique chinoise qui est pleinement intégrée (*sic!*) dans le dynamisme historique et actuel du pays de Confucius. » Ces propos scandaleux ne font que prolonger l'éloge des Gardes rouges et de la Chine communiste prononcé par Paul VI le 6 janvier 1967 et dénoncé par notre Père :



« Révélation des cœurs ! Cette concorde de Paul VI et de Mao, des novateurs dans l'Église et des Gardes rouges, les chiens enragés de l'Asie, révèle et précipite la discorde entre civilisés, entre catholiques. Pourquoi le dissimuler ? Comment nier plus longtemps qu'il existe entre ce Pape, ce Concile, cette Église Nouvelle et nous une sorte d'"excommunication permanente" ? » (LETTRE À MES AMIS n° 240)

Or cette "nouvelle façon de penser" se prévaut d'une doctrine missionnaire qui semble avoir été avalisée par Rome dans les Instructions adressées aux missionnaires d'Indochine par la Congrégation de la Propagande en 1659. La présente étude essaiera de démêler l'imbroglio que

ces Instructions ont créé dans les missions et de montrer comment les Missions étrangères de Paris auxquelles ces Instructions ont été adressées, ont joué paradoxalement un rôle providentiel dans la condamnation de cette méthode funeste de l'accommodation aux rites et aux mœurs autochtones qui continue à faire tant de mal aux missions.

Dans un premier article, après avoir examiné l'authenticité de ces Instructions de 1659 et l'influence qu'elles ont eue sur la doctrine missionnaire de l'Église au cours des siècles, l'histoire des méthodes missionnaires permettra de déterminer à quel moment ces idées sont apparues. Un prochain article montrera comment ces méthodes se sont répandues en Chine et en Indochine, et comment Mgr Pallu a eu un rôle déterminant dans leur condamnation par Rome, cent cinquante ans après leur apparition !

AUTHENTICITÉ ET IMPACT DES INSTRUCTIONS DE 1659

LES INSTRUCTIONS du 10 novembre 1659 adressées par le pape Alexandre VII « à l'usage des vicaires apostoliques en partance pour les royaumes chinois du Tonkin et de Cochinchine » sont considérées par la majorité des historiens comme la charte des missions.

Élaboré par la Congrégation de la Propagande en pleine Contre-Réforme, ce texte comporte pourtant des directives étrangement novatrices et qui ont effectivement servi, au début du vingtième siècle, d'une part au désaveu par Rome des méthodes d'évangélisation alliées à la colonisation et d'autre part, à donner un blanc-seing à ceux qui, pratiquant déjà l'adaptation aux cultures autochtones dans l'entre-deux-guerres en Chine et en Inde, préluèrent à cette inculturation qui est aujourd'hui la doctrine officielle de l'Église conciliaire si on en croit les paroles de Mgr Gallagher. Comment en effet ne pas être inquiet à la lecture de cet extrait maintes fois cité d'un texte élaboré au siècle de Louis XIV :

« Ne mettez aucun zèle, n'avancez aucun argument pour convaincre ces peuples de changer leurs rites [*sic* !], leurs coutumes et leurs mœurs à moins qu'elles ne soient évidemment contraires à la religion et à la morale. Quoi de plus absurde que de transporter chez les Chinois la France, l'Espagne, l'Italie ou quelque autre pays d'Europe ? N'introduisez pas chez eux nos pays, mais la foi, cette foi qui ne repousse ni ne blesse les rites [*sic* !] ni les usages d'aucun peuple, pourvu qu'ils ne soient pas détestables, mais bien au contraire veut qu'on les protège.

« Il est pour ainsi dire inscrit dans la nature de tous les hommes d'estimer, d'aimer, de mettre au-dessus de tout au monde les traditions de leur pays et ce pays lui-même. Aussi n'y a-t-il pas de plus puissante cause d'éloignement et de haine que d'apporter des changements aux coutumes propres à une nation, principalement à celles qui y ont été pratiquées aussi loin que remontent les souvenirs des anciens. Que sera-ce si, les ayant abrogées, vous cherchez à mettre à la place les mœurs de votre pays, introduites du dehors ? Ne mettez donc jamais en parallèle les usages de ces peuples avec ceux de l'Europe ; bien au contraire, empressez-vous de vous y habituer.

« Admirez et louez ce qui mérite la louange. Pour ce qui ne le mérite pas, s'il convient de ne pas le vanter à son de trompe comme font les flatteurs, vous aurez la prudence de ne pas porter de jugement, ou en tout cas de ne rien condamner étourdiment et avec excès.

« Quant aux usages qui sont franchement mauvais, il faut les ébranler plutôt par des hochements de tête et des silences que par des paroles, non sans saisir les occasions grâce auxquelles, les âmes une fois disposées à embrasser la vérité, ces usages se laisseront déraciner insensiblement. »
(LES INSTRUCTIONS AUX VICAIRES APOSTOLIQUES DES ROYAUMES DU TONKIN ET DE LA COCHINCHINE, 1659,

traduites par Mgr Bernard Jacqueline, rééditées par les Archives des Missions étrangères de Paris, 2008)

La Congrégation de la Propagande semble interdire toute contrainte visant à changer des rites et des cultures qui étaient considérés par l'Église comme des idolâtries et des barbaries incompatibles avec l'esprit de l'Évangile et de la Chrétienté ! L'existence d'un tel texte paraîtrait impensable en pleine Contre-Réforme et nous inclinerait à croire à un faux si son authenticité n'était pas prouvée !

UNE ÉCLIPSE DE DEUX CENTS ANS !

En effet, le Père Jean Guennou, archiviste des Missions étrangères, a montré en 1959 qu'il avait bien été publié en 1676 dans un ouvrage intitulé "*Constitutiones Apostolicae, Brevia, Decreta, ETC.*" chez Angot à Paris, avec privilège royal. Cette édition très rare et réservée aux membres des Missions étrangères de Paris regroupait les décisions, directives et réponses de Rome aux questions posées par des missionnaires de diverses époques et congrégations au sujet des difficultés rencontrées dans les missions. L'ouvrage semble avoir été oublié puisqu'Adrien Launay ne le cite pas dans son recueil des "*DOCUMENTS HISTORIQUES RELATIFS À LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES*" (1904), p. 27 à 36. Il a reconstitué le texte des Instructions de 1659 à partir de manuscrits incomplets des archives des MEP, de même Mgr Chappoulié dans sa thèse "*AUX ORIGINES D'UNE ÉGLISE, ROME ET LES MISSIONS D'INDOCHINE AU XVII^e SIÈCLE*".

On peut aujourd'hui télécharger ce livre sur le site GALLICA de la Bibliothèque Nationale, les Instructions s'y trouvent, sous le titre "*Excerpta ex instructione Missi a S. Congregatione de propag. Fid. ad Vic. Apost. in Indias proficiscentes*". Reçu par Mgr Pallu en quinze exemplaires alors qu'il était à Rome (LETTRES DE MGR PALLU, n° 118, p. 296, *Les Indes savantes*, 2008), cet ouvrage a été oublié aux siècles suivants, avec les Instructions de 1659, ce qui pose un sérieux problème d'interprétation aux historiens des missions.

En effet, en novembre 1958, le procureur des Missions étrangères de Paris voulant préparer le tricentenaire de leur parution, demanda une copie de l'original des Instructions aux archives de la Propagande qui n'en trouva aucune trace ! Pour un texte qui était censé faire référence, c'était plutôt gênant !

Ce qui amène certains historiens à s'interroger sur la place exagérée que ce texte occupe dans l'historiographie des missions et dans la doctrine missionnaire de l'Église. Alors qu'un Joseph Metzler, célèbre archiviste de la Propagande qualifie de "grandiose"

les Instructions de 1659 et en fait le “manuel” des missionnaires, l'historien Claude Prudhomme fait remarquer que « *la plupart des auteurs esquivent le problème du sort réservé à ces Instructions au cours des périodes suivantes* » (*STRATÉGIE MISSIONNAIRE DU SAINT-SIÈGE SOUS LÉON XIII 1878-1903*, p. 198).

« À feuilleter les “*Collectanea Sacrae Congregationis de Propaganda Fide*” (Vol. I et II, Rome 1907), l'on peut s'en rendre compte : le texte des “Instructions de 1659” ne réapparaît dans les documents romains officiels qu'en 1845. » (Jean Moreau, *LES MISSIONS CATHOLIQUES*, IX^e année, n° 74, 1959) Il s'agit de l'instruction *Neminem Profecto* de Grégoire XVI, où il n'est même pas question d'adaptation aux cultures autochtones, mais seulement du clergé indigène (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 152, juin 2015, p. 17). Dans les *Collectanea* de 1893 et 1907, qui regroupent tous les textes de la Propagande depuis sa fondation en 1622, les Instructions sont tronquées et les extraits cités concernent surtout les qualités nécessaires aux missionnaires.

Le pape Léon XIII, qui inaugura pourtant une nouvelle politique missionnaire inspirée de son libéralisme et menant l'Église vers cette adaptation aux cultures autochtones, se garde bien d'en citer les passages litigieux : « *Il est intéressant de relever que dans ces documents [de Léon XIII] (Quae a praesulibus du 18 octobre 1883 aux vicaires apostoliques de Chine et Cum Postremis du 19 mars 1893 aux évêques de l'Inde), n'est jamais mentionné le passage des Instructions relatif au rapport entre foi et culture.* » (Massimo Marcocchi, *COLONIALISMO, CRISTIANESIMO E CULTURE EXTRAEUROPEE*)

Il semble que l'Église, jusqu'à la Première Guerre mondiale, manifeste une gêne par rapport à ce texte. On pourrait dire que cet oubli manifeste l'assistance négative du Saint-Esprit qui écarte ce qui pourrait nuire aux missions.

UNE INTERPRÉTATION TENDANCIEUSE AU XX^e SIÈCLE ?

Ces Instructions n'ont commencé à prendre de l'importance qu'à partir du moment où l'Église a voulu se séparer des États colonisateurs, surtout après

l'encyclique *MAXIMUM ILLUD* de Benoît XV (1919), largement inspirée par le père Lebbe (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 171, janvier 2017, p. 22). Claude Prudhomme remarque très justement que cette interprétation moderne n'est pas forcément celle du dix-septième siècle : « *On peut se demander si le sens attribué de nos jours à ce passage célèbre pour définir une stratégie missionnaire d'adaptation, dans un contexte de décolonisation, peut être transposé avec la même signification s'agissant du XVII^e siècle ou du XIX^e siècle finissant.* »

Cette remise en valeur d'un texte du dix-septième siècle tombé dans l'oubli a en réalité servi à atténuer, aux yeux du monde, la prétendue faute de l'Église dans sa “collaboration” avec le colonialisme, et à montrer qu'elle seule avait gardé les “principes évangéliques” et anticipé les “aspirations contemporaines”, les vicissitudes de l'Histoire ne lui ayant pas permis de se dégager des compromissions provisoires avec les patronats portugais et espagnols !

Mais peut-on attribuer à l'Église du dix-septième siècle cette volonté d'indépendance par rapport au pouvoir temporel ? Quant à l'aspect religieux de l'adaptation, si les Instructions sont très ambiguës et peuvent être interprétées dans un sens orthodoxe, elle suscite des inquiétudes, en particulier lorsque la Propagande recommande le respect de rites qui ont un caractère religieux et lorsqu'elle incite à ne pas imposer la civilisation européenne, c'est-à-dire chrétienne !

Pour répondre à ces questions épineuses, une étude systématique des méthodes employées par les missionnaires est nécessaire. Les Instructions de 1659 nous y exhortent en recommandant les lettres de saint François Xavier : « *Parmi ces livres, nous vous recommandons la vie de saint François Xavier et surtout ses lettres ; vous y puiserez pour vous-même DES NORMES QUI PEUVENT ÊTRE REGARDÉES À L'ÉGAL DES PLUS SÛRES, SOIT EN CE QUI CONCERNE LES RITES DE CES RÉGIONS soit pour votre comportement au milieu des difficultés très grandes que vous pourrez avoir avec les habitants.* » (*LES INSTRUCTIONS DE 1659*, op. cit. p. 64) Trouve-t-on dans la vie et la correspondance de saint François Xavier ce souci d'adaptation aux coutumes indigènes et cette contestation du patronat portugais qui semblent inscrits dans les Instructions de 1659 ?

LA MÉTHODE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER : AUX ANTIPODES DE L'INCULTURATION

LA CROISADE ET LA CONTRE-RÉFORME AVEC LES PORTUGAIS EN INDE

Notre Père explique dans un sermon du 2 octobre 1982 que le génie de saint François Xavier fut de sortir l'Église de ce ghetto où allaient l'enfermer les

puissances protestantes à l'Ouest, au Nord et à l'Est. Quand l'Europe se cassait en deux, il va permettre à l'Église visible de s'étendre et de sauver quand même les âmes des païens. L'hérésie de Luther donnant le salut sans les œuvres et celle de Calvin mettant tous ces païens en enfer allaient arrêter l'élan missionnaire

de l'Église si Dieu n'avait suscité ce grand saint, comme un nouveau saint Paul retirant l'Église du carcan judaïque.

CONTRE L'HÉRÉSIE PROTESTANTE.

Mais il a fallu que saint François Xavier soit préservé de ces hérésies. Il les a côtoyées au collège Sainte-Barbe à Paris, pas très loin de Saint-Étienne-du-Mont, rue aux Chiens : il a pu voir Jean Calvin pénétrer dans le collège avec la complicité de Nicolas Kopp son professeur de philosophie et commencer à faire des disciples que saint François Xavier avait pour camarades et qui cherchaient à l'entraîner dans leurs turpitudes. Plus tard saint François Xavier dira la reconnaissance qu'il devait à saint Ignace d'en avoir été préservé : « *Sans son intervention*, écrit-il à son frère, *je n'aurais jamais évité de tomber dans des liaisons avec ces jeunes gens, spécieux par leur apparence, mais à l'intérieur gangrenés de vice et d'hérésie.* » Après deux ans de résistance à saint Ignace, pour qui il avait une sorte d'aversion parce que ce dernier méprisait ses titres de noblesse, François abandonne ses ambitions d'hidalgo et se met sous la direction de saint Ignace en entrant dans l'Ordre des jésuites fondé le 15 août 1534 à Montmartre. Après ce "triomphe de l'humilité", c'est une "course de géant" et le "courage d'un croisé" !

CROISADE CONTRE LES TURCS.

Parti de Lisbonne le 7 avril 1541 sur le navire du vice-roi des Indes, Alphonse de Sousa, saint François Xavier manifeste sans aucune gêne son amour de la nation portugaise et son esprit de croisade. Lorsqu'il débarque à Mélinde, ville à majorité musulmane de la côte du Zanguebar, il ne peut que se réjouir du prestige que les Portugais y ont acquis :

« Les Portugais ont érigé près de la ville une grande et magnifique croix en pierre toute dorée. Je ne saurais vous exprimer quelle joie m'a causée cette vue ; la puissance de la croix se révélait tandis qu'elle s'élevait ainsi victorieusement au milieu des possessions mahométanes. Le sultan de Mélinde vint sur le navire pour saluer le gouverneur, et lui témoigna beaucoup d'égards et d'amitié. » (Lettre du 18 septembre 1542. *LETTRES DE SAINT FRANÇOIS XAVIER*, traduction de Léon Pagès, t.1, 1855, p. 53)

Passant ensuite dans l'île de Socotora, il constate combien ces chrétiens sont abandonnés aux mains des musulmans qui les enlèvent pour les réduire en esclavage. De Goa, il écrira au roi du Portugal pour qu'il réprime les Turcs persécuteurs des chrétiens de l'île :

« Je vous prie d'insister auprès de Sa Majesté, afin que, dans son zèle si éminent pour la défense de la religion, elle ne perde point de vue ces chrétiens. Elle est assurée du succès, sans accroissement de dépenses et sans embarras nouveaux, SI ELLE DONNE ORDRE À UNE FLOTTE PORTUGAISE

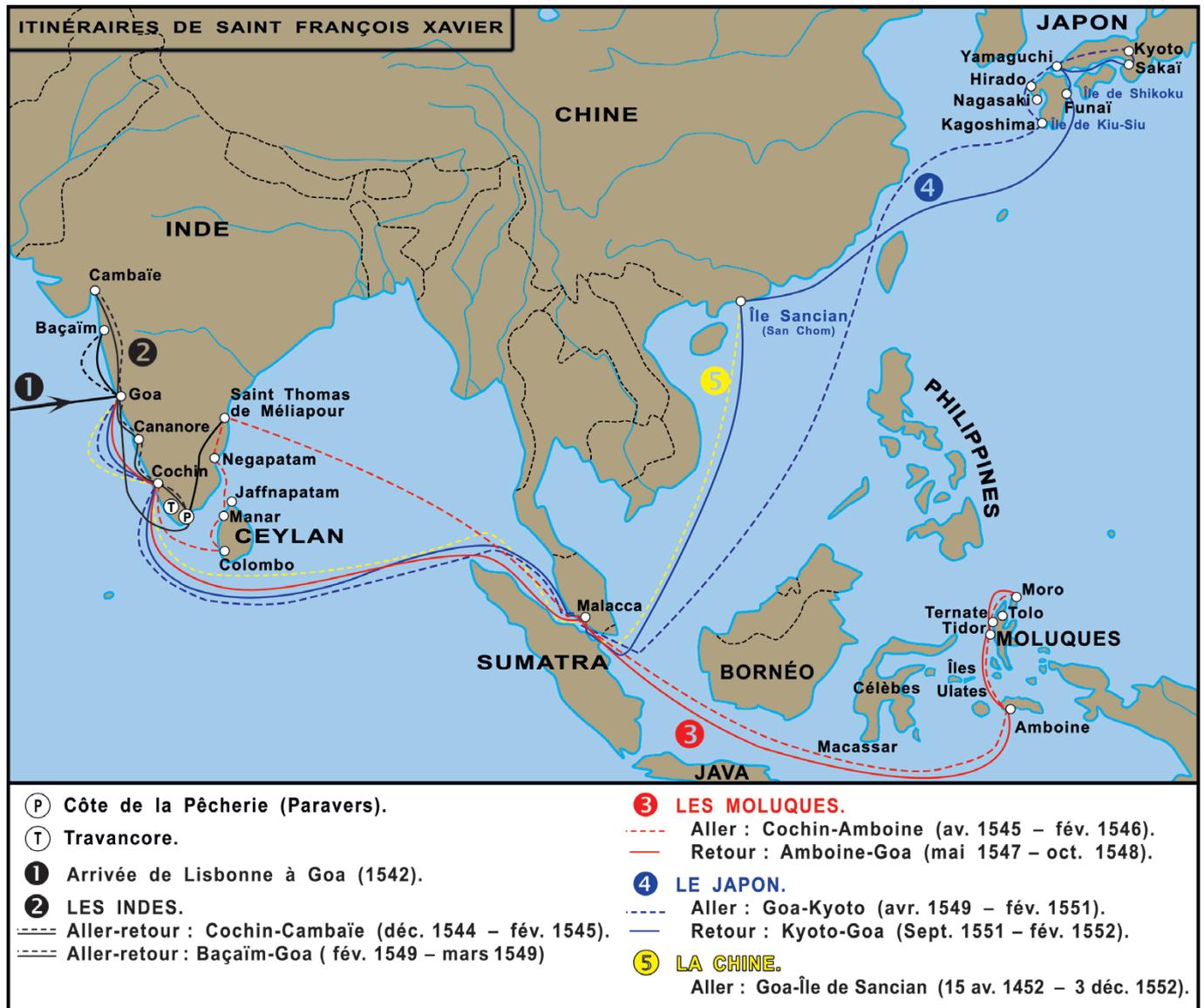
QUI SE DIRIGERA VERS LE DÉTROIT DE LA MECQUE, DE RÉPRIMER L'INSOLENCE DES SARRASINS. Les naturels du pays, qui sont dépouillés de leurs armes, et qui languissent sous le joug d'une dure servitude, ont en horreur le nom de Mahomet. Je vous prie donc, pour l'amour du Seigneur Jésus, de prendre à cœur la délivrance des Socotoréens, et de les aider à sortir de cet injuste et douloureux esclavage. » (Lettre du 28 janvier 1549, t. 2, p. 21) C'est l'esprit de croisade, par charité !

LA CONTRE-RÉFORME À GOA.

Débarquant à Goa le 6 mai 1542, il trouve une ville remplie d'églises et de monastères, mais cet esprit de croisade s'était refroidi et on ne songeait plus qu'à s'enrichir. Les mœurs des Portugais étaient très relâchées et les Indiens convertis retournaient à leur paganisme à cause du mauvais exemple et faute de missionnaires. Ceux qui étaient fidèles étaient persécutés par les musulmans sans que les Portugais interviennent. Fallait-il pour autant rejeter cette colonisation portugaise si négligente de ses devoirs ? Ce n'était pas l'avis de saint François Xavier : partout où il passera, il commencera par réformer les mœurs des Portugais, d'abord par l'exemple de la prière et de la charité : la nuit, il dort dans l'hôpital trois ou quatre heures et passe le reste du temps en prière, quand il n'est pas appelé au chevet des malades. Alors il se levait pour les secourir, comme il avait fait au Mozambique. Il dit sa messe à la pointe du jour et toute la matinée s'emploie dans les hôpitaux, particulièrement celui des lépreux qu'il embrassait l'un après l'autre et à qui il distribuait ce qu'il avait mendié pour eux.

En revenant, il fait un tour dans la ville une clochette à la main et appelle à haute voix les parents à conduire leurs enfants et leurs esclaves au catéchisme. Le procédé est si nouveau que les enfants le suivent avec un enthousiasme qui faisait honte aux parents et les entraînait avec les Indiens aux prédications publiques dans l'église Notre-Dame du Rosaire toute proche. Pour se faire comprendre de tous, il affectait de parler un portugais "petit nègre". C'était la vraie adaptation ! En quelques mois, il redonna à Goa une pratique religieuse et une ferveur qui en fera un îlot de Chrétienté dans cette Inde païenne.

Si cette colonisation portugaise avait bien des défauts dont une certaine dureté, nécessaire pour mettre de l'ordre, mais qui ne favorisait pas les conversions, ceux qui la critiquent systématiquement n'ont pas assez mesuré à quel point elle fut une libération des Indiens, non seulement du joug musulman, mais du joug de Satan. Il ne faut pas cacher la réalité si on veut comprendre pourquoi le salut leur était rendu très difficile, voire impossible, par la société dans laquelle ils vivaient ! Dans une lettre



à saint Ignace du 14 janvier 1549 (*LETTRES*, t. 2, p. 1), l'Apôtre des Indes nous fait part de ce qu'il a découvert en arrivant : « La nation indienne, autant que j'ai pu m'en convaincre, est entièrement sauvage, et ne prête l'oreille qu'aux discours qui flattent sa nature, c'est-à-dire, la barbarie. La connaissance des vérités divines et des choses du salut la trouve indifférente ; et le sens pervers des indigènes est ennemi de la vertu. Mobiles à l'extrême et sans consistance dans leurs pensées, ils n'ont aucune justice et aucune bonne foi ; le mensonge et le péché remplissent toute leur vie. »

Et dans une autre lettre : « Si vous considérez bien toutes choses avec les lumières de l'esprit, vous trouverez qu'un faible nombre parmi les habitants des Indes, blancs et noirs, sont dignes d'aller au ciel, si ce n'est les enfants de moins de quatorze ans, qui sortent de cette vie avec leur innocence baptismale. » (*LETTRES*, t. 1, p. 276)

LA FORCE DES CONVICTIONS ANCESTRALES.

Ces affirmations très sévères sont confirmées par des missionnaires modernes. Notre Père, suivant en cela le Père Van Straelen, affirme que toute l'expérience des missionnaires et toute l'histoire de l'Église

en accord avec la Révélation montrent que ces gens se damnent par leur religion et qu'il est nécessaire de les prêcher pour en sauver le plus grand nombre possible. Tous les missionnaires véritables ont remarqué que par cette prédication, des âmes sortaient de leur torpeur, de leur ignorance, de leur orgueil et de leur rébellion contre Dieu et voulaient être baptisées, mais que de nombreuses autres choisissaient de résister à la grâce par *la force de leurs convictions ancestrales* (sermon de l'abbé de Nantes du 3 décembre 1998). Ces convictions ancestrales sont des obstacles insurmontables à la conversion lorsqu'elles imprègnent toute la société, ce qui était le cas de l'Inde.

Toute la vie de ces peuples est en effet gouvernée par cette notion de Karma qui n'est pas sans ressemblance avec le prédestinarianisme de Calvin et le pessimisme de Luther, c'est-à-dire cette résignation au mal, cette capitulation devant le péché et l'enfer. Dans cette religion hindoue, il n'y a ni péché ni rédemption, puisque tous ces peuples supposent que ce qui leur arrive de mal vient de leur "karma" : les fautes qu'ils commettent ne dépendent pas d'eux, mais de la vie antérieure d'une autre personne qui

s'est réincarnée en eux. Comme la vie future dans laquelle ils vont eux-mêmes se réincarner dépend du mal commis par cette personne avant eux, selon la théorie de la métempsychose, leur vie est un cercle vicieux, qui conduit au vice. Pourquoi changer de vie ? Ce qui arrive à l'autre doit lui arriver ; ce qui m'arrive à moi doit m'arriver et la vertu consiste à n'y rien changer, y compris à ses propres défauts.

EN INDE, IL N'Y A AUCUNE CHARITÉ !

Le Père Van Straelen dans son livre *OUVERTURE À L'AUTRE, LAQUELLE ?* écrit : « Sur le chapitre du bien et du mal, au sens où nous comprenons ces concepts, le livre sacré des hindous, le Bhagavad Gita, est vague. Et on peut dire la même chose des livres sacrés du shintoïsme, du bouddhisme à l'exception peut-être du Lotus Sutra. "Le Seigneur est partout et toujours parfait, affirme Shri Krishna, pourquoi s'inquiéterait-il de la malice ou de la droiture de l'homme ? Toute distinction entre le bien et le mal est irréelle. L'un et l'autre sont à la fois illusoire et divins et s'interpénètrent dans le brahman, l'essence divine. C'est notre ignorance qui nous fait attribuer à ces idées une certaine autonomie." » Et Van Straelen commente : « En Occident, la morale chrétienne, avec ses normes concernant la conduite individuelle et l'impulsion qu'elle donne en vue d'une réforme sociale occupe une grande place. Sur ce point dans la pensée de l'Inde, il n'y a que le vide. »

D'où un immobilisme sans remède. « Il va sans dire que dans ces conditions, une véritable conversion devient très malaisée. La croyance au Karma implique un manque de sévérité à l'endroit de sa propre vie, une pesante résignation et un déconcertant défaut de participation à la vie des autres. » C'est-à-dire une absence totale de charité ! Sur ce point aussi, le Père Van Straelen est très dur puisqu'il affirme n'avoir jamais rencontré un véritable acte de charité chez ces païens ! Voilà pourquoi aux Indes, les gens meurent de faim dans les rues et les maharadjas qui ont des montagnes de diamants les poussent du pied pour rentrer chez eux...

LA CONVERSION NÉCESSITE LA "PRANGUISATION" !

On comprend que l'imprégnation de toute la société indienne par cette religion a déterminé les Portugais à imposer, avec la religion catholique, la langue portugaise, le vêtement européen, l'architecture, les mœurs portugaises par « la croisade, la colonisation sans lesquelles jamais ces peuples ne seront délivrés de ces cadres effrayants qui les dominent depuis des siècles » (*PC 16 : LES RELIGIONS NON CHRÉTIENNES*). C'est ce que les missiologues appellent de façon péjorative la "pranguisation" qui vient du mot "pranguis", déformation du mot "franc" en Orient ! Ce fut l'œuvre du vicaire général de Cochin, Michel Vaz, qui fit détruire les temples hindous, au grand scandale de nos historiens libéraux, et chasser les brahmanes récalcitrants.

C'est aussi Michel Vaz qui requit saint François Xavier pour évangéliser les Indiens des côtes de la Pêcherie. Ces pêcheurs de perles, appartenant à la caste des Paravers, avaient été délivrés de leurs persécuteurs musulmans par les Portugais et avaient demandé le baptême. Michel Vaz prit la tête des missionnaires franciscains qui évangélisèrent une trentaine de villages en baptisant vingt mille Indiens. Mais les missionnaires repartis, ces Paravers étaient retournés au culte des idoles. Tout ce qu'ils savaient, c'est qu'ils étaient chrétiens ! Il fallait d'abord les détacher des brahmanes qui subjuguèrent ces païens.

LE CULTE DE L'HOMME QUI SE FAIT DIEU !

Les brahmanes ! saint François Xavier les avait en horreur : « Rien de plus pervers, rien de plus vicieux que cette race [...]. Toute cette classe de personnes est livrée au mensonge et à l'imposture. » La caste des brahmanes se considère au-dessus de tous parce qu'eux seuls peuvent échapper à leur karma, par des exercices de pénitence et de méditation qui produisaient en eux un orgueil tel qu'il se transformait en culte de l'homme comme l'a très bien décrit M. Klostermeier, à la trente-quatrième semaine missiologique de Louvain d'août 1964. « Avec Krishna, on fait ce qu'on veut, mais le Christ exige tout l'homme. Nombreux sont ceux qui, à cause d'options antérieures, SONT HUMAINEMENT INCAPABLES D'ACCUEILLIR LA PAROLE DU SAUVEUR. » (*OUVERTURE À L'AUTRE*, op. cit., p. 60)

Cette capacité d'accueillir la vérité que tout homme possède est inhibée par la pratique du yoga ou du zen qui entretient, par une méditation incessante sur le néant, la négation de toute pensée métaphysique. Pour un Indien ou un Japonais, une chose peut être vraie ou fausse en même temps, le principe d'identité qui est passé dans notre mode de raisonnement en Occident après deux mille ans de réflexion philosophique, est absent de ces régions. Et comme la "méditation" sur le néant est en soi impossible, elle mène nécessairement à une vie qui ressemble étrangement à celle de notre monde moderne par son égoïsme, son culte de l'homme et ses vices contre nature :

« Celui qui vit pendant cinquante ou soixante ans selon de pures apparences n'aura plus besoin ni de Dieu, ni de la Révélation. IL EST DEVENU SON PROPRE DIEU. La capacité d'accueillir la vérité s'est estompée ; toutes ses pensées imbibées d'égoïsme à un point tel que la faculté d'écouter et de répandre la vérité pour elle-même s'est perdue [...]. Mon cœur se soulève quand je dois bien constater comment de jeunes gens qui cherchent sincèrement Dieu dans la vie religieuse et qui ne reculeraient guère devant les efforts et les sacrifices sont exploités par des swamis égoïstes, voire même dépravés. » (*ibid.*)

LES CONVERSIONS PAR LE BAS :**L'ÉVANGÉLISATION DES PARAVERS.**

Saint François Xavier va démasquer les brahmanes en donnant l'exemple de la vraie prière et en évangélisant les pauvres, les enfants. Son chapelet ne le quittait pas, il le récitait sans cesse. Les Indiens le voyaient toujours prier, mais il ne priait pas à la manière des brahmanes : leurs cérémonies à eux ont lieu devant des idoles hideuses, mais on voit bien qu'ils pensent à autre chose ! François, lui, est recueilli et Dieu lui répond ! Il fait même des miracles par procuration : il a tellement de malades à visiter qu'il ne peut y aller lui-même et donne son crucifix, son reliquaire de saint Thomas, ou son chapelet à des enfants qui le portent aux malades, récitent avec lui des prières, et les malades sont guéris ! Il suffisait d'un objet de saint François Xavier pour guérir ! On comprend leur enthousiasme !

Il faisait aussi beaucoup de sacrifices et de pénitences, mais à la différence des brahmanes, il était d'une bonté inhabituelle dans ces régions ! Les Indiens étaient tous fascinés par sa bonté, sa douceur, sa joie ! Quelle différence avec la figure triste et méchante des brahmanes ! Avait-on jamais vu les brahmanes aller au chevet des malades, s'occuper des pauvres et vivre comme eux, et ne rien réclamer en échange de ses prières ? Ceux-ci exigeaient du peuple de nourrir les idoles pour être exaucé ! La nourriture disparaissait... mais dans leur ventre ! Quand les gens ont compris cela, ils sont allés renverser les idoles, et voir les idoles insultées et détruites par de petits enfants réjouissait beaucoup saint François Xavier !

Il protégeait les pauvres même quand il fallait tenir tête à un soldat portugais qui les maltraitait. Un jour, saint François Xavier reprit publiquement un capitaine portugais qui se conduisait mal et les hindous le virent, cet officier qui avait la réputation d'être si dur, baisser la tête et demander pardon !

Après l'exemple, c'est par l'enseignement qu'il les convertit. Saint François Xavier parcourait les rues avec sa clochette en criant aux enfants et aux adultes : « Venez écouter la doctrine chrétienne ! » Devant des centaines d'Indiens, saint François Xavier commençait à chanter, et ces chants, traduits par lui dans la langue tamoule, étaient répétés par les enfants. Les parents les apprenaient, et par les chants qu'ils entonnaient partout, en travaillant, dans les rues, les autres païens entendaient parler de Jésus et la foi se répandait ainsi, dans la joie !

Grâce à son rayonnement, aux miracles sans nombre, les gens se convertissaient en masse ; il est arrivé qu'en un mois, il en baptise dix mille au point que son bras en était ankylosé. Il les baptisait très rapidement, mais il s'assurait qu'ils savaient à quoi ils s'engageaient et malheur à ceux qui agissaient

mal ! Un chrétien qui s'était enivré était puni de deux jours de prison ! Il était sévère en particulier sur l'idolâtrie et faisait détruire les idoles et empêchait que des chrétiens en fassent des sculptures. Il insistait beaucoup sur la profession publique de la foi et il prêchait sur l'enfer et les châtiments même terrestres.

L'objet principal de ses courses apostoliques était de baptiser et d'instruire les enfants à Goa d'abord puis sur les côtes de l'Inde, comme il l'explique à François Henriquez, missionnaire au Travancore depuis 1546, pour qu'il ne se décourage pas du peu de fruits de ses tournées apostoliques auprès des adultes :

« J'ai la confiance que ces enfants, avec la grâce de Dieu, seront bien meilleurs que leurs pères ; ils font paraître un ardent amour pour la loi divine, et un zèle merveilleux pour étudier et pour communiquer aux autres la science de la religion. Remplis de haine contre l'idolâtrie, ils s'engagent dans de vives querelles avec les païens, ils s'élèvent contre l'idolâtrie dans laquelle sont encore demeurés leurs parents, et me viennent déclarer tout acte d'impiété. De mon côté, si j'apprends qu'on sacrifie aux faux dieux, j'accours avec les enfants du pays, qui font éprouver au démon plus d'injures et d'affronts, que les parents et la famille ne lui avaient rendu d'honneurs. »

IMPOSSIBILITÉ DE CRÉER UN CLERGÉ INDIGÈNE.

Dans ces conditions de barbarie liée à l'idolâtrie, il ne fondait aucun espoir sur un quelconque clergé indigène ou sur des missionnaires indiens avant longtemps. Sa préférence allait aux missionnaires portugais formés au séminaire de Coïmbre : « La connaissance que j'ai de ces contrées me permet d'affirmer que les naturels de l'Inde ne laissent aucun espoir de voir notre Société [la Compagnie de Jésus] se perpétuer par des indigènes ; et la religion chrétienne pourra survivre à peine à nous et à nos frères qui existent dans le pays. Il est donc nécessaire de nous envoyer de nouveaux sujets [...]. Plus de soixante jeunes sujets de notre Compagnie étudient les belles-lettres dans l'université de Coïmbre, et les nouvelles qu'on nous transmet des sentiments religieux, de la pureté de mœurs et des grands talents de tous ces jeunes gens nous donnent d'amples motifs d'adresser à la bonté divine des louanges et des actions de grâces infinies. La plupart sont nés en Portugal : ce dont je me réjouis singulièrement. »

**LES LIMITES DE LA COLONISATION PORTUGAISE :
LES ABUS DES OFFICIERS PORTUGAIS EN INDE.**

Sa réputation de sainteté est telle que les populations de l'île de Manar au nord-ouest de Ceylan font appel à lui. Mais il est tellement occupé qu'il leur envoie un prêtre qui convertit toute l'île. Le roi de Jaffna furieux les contraint d'apostasier, mais aucun d'eux ne renonce à sa foi et les six cents chrétiens de Manar sont massacrés ! Et quand le tyran voit des

gens de son palais, officiers, domestiques et même des membres de sa famille se convertir, dans un redoublement de fureur, il fait égorger son propre fils devenu chrétien.

Alors saint François Xavier se rend à Cambay pour demander au vice-roi Alphonse de Sousa d'envoyer une flotte pour châtier le roi de Jaffna. Mais le capitaine Mendes de Vasconcellos qui devait la préparer fit échouer les préparatifs, car il trafiquait avec le roi de Jaffna ! Quittant Ceylan le cœur serré, saint François Xavier rencontre Michel Vaz à Cochin le 16 décembre 1544, et lui confie la mission de retourner en Europe pour dénoncer au roi Jean III les exactions des officiers portugais et lui demander de prendre des mesures sous peine des châtiments éternels : « *Craignez, sire, que la colère de Dieu, le souverain Juge, ne vous fasse entendre ces paroles : pourquoi n'avez-vous pas châtié vos ministres et vos serviteurs qui, sous l'autorité de votre nom, ont combattu ma religion dans les Indes ?* » Il sera entendu : Michel Vaz revint avec un nouveau gouverneur, Jean de Castro qui fut excellent.

Cet événement fut un tournant dans la vie de saint François Xavier. La lettre qu'il écrivit aux jésuites pour raconter la conversion du Travancore, le martyre des chrétiens de Manar et le baptême du prince de Ceylan, fils du roi de Jaffna, fit le tour du monde et enflamma les cœurs. En la répandant au Portugal et en Espagne, le bienheureux Pierre Favre suscita beaucoup de vocations, surtout à l'université de Coïmbre qui venait d'être fondée.

Pendant ce temps à Negapatam, saint François Xavier est dans la désolation spirituelle. Puisqu'on met des obstacles à son apostolat, il se rend sur le tombeau de saint Thomas qu'on venait de découvrir à Méliapour. Il y reste plusieurs mois et subit de terribles attaques du démon qui le roue de coups au point qu'il doit se mettre au lit pendant deux jours et il luttait en invoquant la Vierge Marie. C'est là qu'il reçut aussi du Ciel la confirmation qu'il irait dans les îles les plus sauvages de l'Indonésie.

CROISADE ET ÉVANGÉLISATION EN INDONÉSIE

Comme saint Paul, le Saint-Esprit l'envoie dans des missions impossibles et il réussit ! Il quitte Méliapour au mois de septembre 1545 et arrive à Malacca à la fin du mois. Les conversions vont être en un sens plus faciles dans ces régions parce qu'il ne rencontre que des populations primitives qui n'ont pas l'orgueil des brahmanes, et qui préféraient le joug du Portugal à celui des Maures. En Malaisie, il y a tout un mouvement de conversion à son passage, il n'y reste pas longtemps. Saint François Xavier aimait autant les indigènes que les braves soldats portugais

dont il corrigea les gros vices, les disposant par son adresse charmante et sa joyeuse conversation à abandonner une à une leurs maîtresses malaises !

Aux Moluques, les dangers étaient innombrables, ces peuplades tuaient en empoisonnant les aliments. On pense aux voyages de saint Paul ! Les éruptions volcaniques, les tremblements de terre et les pluies de cendres étaient fréquents, ainsi que les attaques des musulmans. Il y eut de terribles typhons. À Baranura, pour apaiser un orage, il plonge son crucifix attaché au bout d'une corde dans la mer et les vagues se calment, mais le crucifix, échappé de ses mains, disparaît dans l'eau, et François en est profondément affligé. Le lendemain, sur le rivage, le Père se promène avec ses compagnons, lorsqu'un crabe sort de la mer portant dans ses pinces le crucifix qu'il pose aux pieds du saint ! Ce prodige a été attesté par des témoins au procès de canonisation.

Dans l'île des Ulates, il convertit et baptise le roi avec tout son peuple. Ce prince, assiégé dans sa ville, était à la veille de se livrer à ses ennemis à cause de la disette d'eau. Xavier trouve moyen de pénétrer dans la place, se rend en présence du roi, pour lui promettre le secours du Dieu tout-puissant s'il se convertit. Le roi s'engage sur la parole du saint, il fait élever une grande croix au milieu de la ville et se met en prière devant la croix : il obtient une pluie abondante qui lui permet de tenir le siège. À Tolo, c'est vingt mille indigènes qu'il convertit !

De retour à Malacca en juillet 1547, saint François Xavier encouragea le gouverneur à relever le défi d'une bataille navale rangée avec trois rois musulmans qui voulaient anéantir la ville. Et comme saint Pie V vingt ans après, pendant la messe qu'il célébrait à cette intention, il interrompt son sermon et annonce la victoire.

LE MYTHE DE L'ADAPTATION DE SAINT FRANÇOIS XAVIER AU JAPON

De retour à Goa, en janvier 1548, il apprend l'assassinat par empoisonnement de Michel Vaz et comprend que sa mission est compromise par la mort de celui qui devait remettre au pas les fonctionnaires royaux. Dans une lettre au roi Jean III du 20 janvier 1548, il annonce son désir d'aller au Japon. Cette décision est universellement interprétée comme un rejet du patronat portugais par saint François Xavier et un changement de méthode. On doit cette contrevérité au Père Henri Bernard-Maître, spécialiste des missions chinoises. Dans l'article "CHINE" du *DICIONNAIRE D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUES*, il prétend que saint François Xavier a modifié sa méthode d'évangélisation au Japon. Baptisant d'abord à tour de bras, de manière brusquée et collective en Inde et bénéficiant de l'influence que les Portugais

avaient acquise dans ces régions, il se serait fait plus respectueux de la culture locale en débarquant à Kagoshima le 15 août 1549. En l'absence de colonisation portugaise, il aurait quitté ses habits de pauvre et endossé le costume d'un haut personnage. Il aurait inauguré cette méthode d'adaptation qui, par la suite, aurait été mise au point par ses successeurs dans l'Empire chinois. Il faut évidemment entendre par "successeurs" Alexandre Valignano, Matteo Ricci, Michel Ruggieri, Adam Schall, Ferdinand Verbiest et consorts, tous les parangons de la méthode de l'accommodation. C'est un exemple typique de la déformation des faits par des historiens modernistes.

LES VRAIES CAUSES DE SON DÉPART POUR LE JAPON.

Les vraies causes du départ de saint François Xavier pour le Japon sont clairement exprimées dans sa lettre au roi Jean III du 20 janvier : « **Mais le principal intérêt qui me fait incliner à m'y rendre, est que je doute infiniment de rencontrer jamais, dans les Indes, LA VÉRITABLE ET EFFICACE PROTECTION DE LA PART DES AUTORITÉS, QUI SERAIT NÉCESSAIRE POUR LE PROGRÈS DE NOTRE SAINTE RELIGION, ET LA CONSERVATION DES CHRÉTIENTÉS EXISTANTES.** »

Cette lettre du 20 janvier 1548 est capitale : après avoir décrit comment la jalousie et l'ambition des gouverneurs et des agents portugais nuit à l'évangélisation, saint François Xavier donne de véritables directives pour remettre de l'ordre dans les possessions portugaises, en vue du salut des âmes : « *Il n'existe aucun autre obstacle à ce que tout ce qui existe d'habitants dans les Indes reconnaissent la divinité de Jésus-Christ, et fassent profession de nos dogmes sacrés, que la négligence du vice-roi ou des gouverneurs à s'en occuper.* » Et il demandait des sanctions exemplaires : « *Celui de vos gouverneurs qui aura mis obstacle aux progrès de la religion, verra dès son retour en Portugal, tous ses biens confisqués, ses richesses, et jusqu'à son patrimoine, seront consacrés à des œuvres de miséricorde, sa personne sera chargée de fers, et soumise à une réclusion rigoureuse pendant un grand nombre d'années.* »

James Brodrick dans sa biographie de 1954 rapporte les exclamations d'un auteur des années trente, André Bellessort proche de l'Action française : « *On voudrait effacer ce passage des lettres de François : il n'est ni d'un apôtre, car un apôtre n'abdique pas ainsi entre les mains de l'autorité civile, ni d'un organisateur, car, si le Roi et la Compagnie l'ont envoyé dans l'Inde, c'est afin d'organiser les missions, et non pour en remettre le soin au vice-roi. Rien n'est heureux de ces conseils que lui dictent bien moins son expérience, comme il le dit, que son impatience et son irritation.* » (André Bellessort, *L'APÔTRE DES INDES ET DU JAPON : SAINT FRANÇOIS XAVIER, PERRIN, 1926*)

C'est au contraire toute la charité de l'Apôtre des Indes qui s'exprime dans cette volonté d'impliquer l'autorité politique dans les intérêts de la seule vraie religion. C'est ce que notre Père appelle "l'hérésie" des saints, le temporalisme ! Pendant son séjour en Indonésie, saint François Xavier avait déjà demandé la création du tribunal et de la police de l'Inquisition qui furent effectivement établis à Goa sous le nom de Conseil du Saint-Office après sa mort, en 1560 pour réprimer les abus moraux, en particulier ceux des administrateurs coloniaux.

Mais que pouvait-il faire au Japon avec des autorités complètement païennes ? En quittant l'Inde, saint François Xavier trouverait-il un meilleur soutien que les Portugais au Japon où ceux-ci n'étaient présents que par les marchands ?

DE L'ILLUSION D'UNE CIVILISATION ORGANISÉE...

Il croyait surtout y rencontrer moins d'obstacles qu'en Inde, d'abord à cause de l'absence de faux chrétiens convertis du judaïsme ou de l'islam qui avaient tendance à pratiquer leur ancienne foi en secret profitant de l'éloignement des colonies. Mais aussi à cause des renseignements qu'il avait reçus d'un Japonais nommé Anjiro rencontré à Malacca et qui lui avait vanté le caractère "raisonnable" de son peuple. Anjiro lui avait fait croire que l'apostolat serait plus facile au Japon et qu'en une demi-année, les gens de son pays se feraient tous chrétiens !

Saint François Xavier en est ravi et part de Goa le 14 avril 1549 vers Malacca où le gouverneur, un des fils de Vasco de Gama, lui donne quantité de cadeaux pour le roi du Japon. Le 24 juin 1549 il embarque sur un navire d'un pirate chinois qui décide, après consultation d'une idole posée sur l'avant du navire, de partir pour la Chine, où tout Européen est puni de mort ! Pour la seule fois de sa vie, saint François Xavier a peur, non de la mort, mais parce qu'il se sent aux mains du démon. Il se met en prière et une tempête épouvantable se déchaîne, le Chinois perd le contrôle du navire qui part à la dérive.

Ils abordent l'île de Kyushu, au sud du Japon, à l'Assomption 1549 et débarquent à Kagoshima, près du village d'Anjiro ! Or, Anjiro avait fui le Japon après avoir tué un de ses compatriotes ! Saint François Xavier, tout étonné de l'accueil cordial fait à l'assassin dans son village, constate que le daimio (le seigneur du lieu) pardonne ses crimes sans autre forme de procès ! Il ne pouvait pas encore comprendre la facilité et le calme avec lesquels ces Japonais tuaient. Tout seigneur ou chef de famille avait droit de mort sur leurs sujets, pour la moindre faute. Et tout condamné à mort pouvait être tué par n'importe qui ! Les gens paraissaient donc très raisonnables et exempts d'esprit de vengeance sous cette terreur !

Saint François Xavier a donc pu avoir l'illusion d'une civilisation organisée, moins primitive que celle de l'Inde ou de l'Indonésie, c'est pourquoi on rencontre souvent cette mention du caractère raisonnable des Japonais dans ses lettres. Ajoutons qu'à cette époque, certains niaient l'existence de l'âme des païens et les missionnaires insistaient pour dire qu'ils en avaient une et qu'ils étaient raisonnables, c'est-à-dire capables de comprendre les prédications. C'est la raison pour laquelle saint François Xavier répétait que les Japonais étaient supérieurs aux autres peuples d'Extrême-Orient et qu'il fallait envoyer des missionnaires. Il ne faut donc pas en conclure qu'il admirait les mœurs barbares de ce peuple !

... AU MYTHE DE L'ADAPTATION.

Mais nos historiens catholiques d'entre-deux-guerres, plus soucieux de passion anticolonialiste naissante, voulurent montrer un saint François Xavier dégoûté de la colonisation portugaise, ayant enfin trouvé un peuple qui a déjà une civilisation qu'il ne fallait pas changer, mais à laquelle il fallait s'adapter !

« L'historiographie de la première mission du Japon admet généralement que la rencontre que Xavier fit à Malacca, en 1547, d'un Japonais originaire de Kagoshima fut déterminante dans l'élaboration de son projet [...]. Le mythe se résume à peu près à ceci : frappé par l'intelligence, la curiosité et la piété du Japonais nommé Anjiro, celui qui n'avait été jusqu'alors que l'Apôtre de l'Inde montra la plus grande résolution à partir pour les "grandes îles récemment découvertes, qui s'appellent îles du Japon". Cette légende d'une rencontre quasi miraculeuse [Il ne faut pas exagérer : ce fut tout de même une rencontre providentielle !] va généralement de pair avec l'idée que le séjour de Xavier dans l'archipel transforma l'homme, qui aurait découvert un peuple exceptionnel et particulièrement attachant, mais aussi ses méthodes évangéliques, qui se seraient affinées au contact des Japonais. » (*LE CHRISTIANISME À L'ÉPREUVE DU JAPON MÉDIÉVAL*, par Nathalie Kouamé, Karthala, 2016, p. 20)

Saint François Xavier était cependant loin de comprendre la mentalité des Japonais ! Il ne parlait même pas leur langue, le don des langues qu'on lui prête est une légende commode qui ne résiste pas à la lecture de ses lettres, puisqu'il affirme lui-même en Inde et au Japon être très embarrassé de ne savoir parler ni le tamoule ni le japonais.

Mais alors comment faisait-il pour prêcher ? C'est Anjiro qui traduisait en japonais le catéchisme, ayant appris le portugais à Goa. Avec la permission du seigneur de Kagoshima, saint François Xavier se met à prêcher dans la rue en lisant la traduction avec un horrible accent espagnol qui fait se tordre de rire ses auditeurs, mais en un an, il ne fera qu'une centaine de conversions. Un tel échec fait un contraste saisissant avec ses succès en Inde !

Le Père Van Straelen montre que la religion qu'il prêchait fut considérée au début comme une forme du bouddhisme, à cause des termes employés par Anjiro dans ses traductions (*OUVERTURE À L'AUTRE*, op. cit. p. 111). Anjiro avait traduit les mots "Dieu", "Jésus-Christ" avec les mots de son ancienne religion, l'amidisme ! "Le Sauveur" était traduit par *Hokote* qui signifiait littéralement "le Bouddha" ! « Les premières prédications de saint François Xavier au Japon souffrirent beaucoup de cette infirmité. Le missionnaire crut de bonne foi qu'on pouvait emprunter au japonais des mots et des expressions capables de rendre immédiatement compte des concepts comme "Dieu", "Trinité", "Démon", "âme raisonnable", "Sauveur", "Voie de salut", "Paradis", "Enfer". » (*L'EUROPE AU PRISME DU JAPON*, par Jacques Proust, Albin Michel, 1997)

Saint François Xavier s'en aperçut et corrigea la traduction en introduisant dans la langue japonaise des mots portugais ou latin transcrits phonétiquement en caractères japonais. Mais l'alphabet syllabique de cette langue se prête mal à la translittération de mots ayant des doubles consonnes, des diphtongues. Le mot "Deus" dut être transcrit par le mot "Deusu", le mot "Spiritus" par "supiritsu" (le s final est reculé d'une lettre), "Jesus" par "Sesusu" ! Que de problèmes vont rencontrer les missionnaires à sa suite, ils auront d'ailleurs à corriger beaucoup d'autres mots ! En attendant, les Japonais ne virent qu'une secte de plus dans la religion prêchée par saint François Xavier, ce qui ne les incita pas à se convertir. Preuve que toute accommodation au bouddhisme nuit à l'évangélisation !

Cela n'empêcha pas les bonzes d'être furieux et d'obtenir du daïmio l'interdiction de prêcher, car saint François Xavier détruisait la croyance dans les dieux nationaux !

LA NÉCESSAIRE COLONISATION PORTUGAISE

L'Apôtre des Indes ne pouvait s'appuyer sur la fragile autorisation de prêcher accordée par des seigneurs japonais dont le pouvoir était instable du fait de l'anarchie qui régnait au Japon, et dont les permissions étaient accordées aux vues de leurs seuls intérêts. Cette anarchie rendait toute évangélisation incertaine comme l'avenir le montrera, c'est pourquoi il comptait avant tout sur le soutien du Portugal par un moyen qui ferait bondir les progressistes.

LE COMMERCE AU SERVICE DES MISSIONS

DANS LE CADRE DU PATRONAT PORTUGAIS.

Après son échec de Kagoshima, il écrivit au gouverneur de Malacca pour lui indiquer comment établir des comptoirs commerciaux au Japon, indiquant même au roi les endroits les plus favorables et vantant aux marchands les profits qu'ils pourraient en tirer :

« Ces procédés seront d'une grande valeur pour seconder dans cet empire la prédication de l'Évangile : notre prédication, déjà toute puissante par la vertu divine, recevra de cette assistance extérieure un utile renfort, et j'en attends sans témérité cet heureux fruit de voir l'Église de Jésus-Christ devenir bientôt florissante au Japon et y recueillir sans peine un essaim nombreux de néophytes. » (Lettre du 5 novembre 1549, t. 2, p. 182)

Saint François Xavier rencontra à plusieurs reprises des marchands portugais à Sacaï, à Hirado, en fit un rapport au gouverneur de Malacca, Pedro da Silva de Gama. Saint François Xavier agissait donc bien pour des intérêts économiques, mais dans le cadre du Patronat portugais et non pour lui-même ou pour les jésuites : « En effet, il serait aisé d'obtenir que dans le port de Sacaï, qui est le marché principal de tout le Japon, une demeure soit assignée par le gouvernement aux agents du roi de Portugal, avec des magasins pour les marchandises d'Europe : et ces marchandises pourraient être échangées avec un riche bénéfice, contre l'or et l'argent d'une pureté parfaite, produits en abondance par les mines de l'empire, et qui sont apportés en grande quantité à Sacaï, ainsi pourraient être fondés un entrepôt et un comptoir, ce qui serait d'un immense avantage pour le trésor de Sa Majesté portugaise. » (*ibid.*)

Saint François Xavier y attachait une grande importance, malgré le caractère mercantile de cette activité, car toute présence portugaise était source de civilisation et de paix, dans cette anarchie féodale, les comptoirs portugais favoriseraient l'expansion de la religion, ne serait-ce que par la possibilité donnée aux missionnaires d'être transportés sur des navires marchands portugais :

« Nous estimerons un gain que le Royaume du Ciel soit cherché comme un bien accessoire de la fortune terrestre, et que les ministres de Dieu, nécessaires pour la rédemption des âmes, soient transités où les appelle la maturité des moissons, sur un vaisseau destiné spécialement à la création toute temporelle d'un établissement de commerce. » (*ibid.*)

Saint François Xavier donnait une liste des marchandises qu'on pourrait écouler facilement : « Offrez à tous ceux à qui ce peut être avantageux, la liste, que je vous adresse avec cette lettre, des marchandises qui se trouvent en abondance dans les Indes, et qui se placeraient au Japon à très haut prix, et d'une manière immédiate. On devrait rassembler une quantité considérable de ces marchandises sur un navire qui serait envoyé dans ce pays ; et si leur propriétaire hésitait à courir les dangers du voyage, il pourrait charger de ses intérêts un mandataire ayant sa confiance. »

Et il continuait, sur un ton plus ironique, se disant prêt à écouler très rapidement ces marchandises avec un bénéfice spirituel de cent pour un en le donnant aux pauvres, pour le salut de l'âme des marchands de Malacca qui en avaient bien besoin, mais il craignait que ces marchands ne veuillent pas faire cette charité.

Notre Père approuve cette missiologie : « Un regard jeté sur la mappemonde rappelle qu'il y a encore d'immenses régions de la terre qui ont ce simple besoin de recevoir de nous, au nom du Christ, les secours temporels de l'économie et de la politique, puis, vus à travers ces biens visibles, les biens invisibles de la vraie religion qui seule peut leur donner consistance et durée. La missiologie ancienne tient donc encore ! » (*PRÉPARER VATICAN III*, p. 171)

LA CULTURE JAPONAISE,

UN OBSTACLE À L'ÉVANGÉLISATION.

Loin d'admirer la culture japonaise, il la considérait comme un obstacle redoutable à l'évangélisation, à cause du grand péril de prêcher une nation si orgueilleuse dominée par les bonzes. Les Japonais qu'il décrit ne semblent plus du tout raisonnables ! « Viennent donc de pauvres et misérables étrangers pour rivaliser avec la réputation et la gloire d'une nation superbe, qui se fonde sur son admiration d'elle-même et de son histoire ; qui est tout entière sous la domination des bonzes, les premiers personnages du pays par les dignités et la considération : leur audace va les exposer à mille épreuves, lorsqu'ils auront mis les pieds sur les charbons ardents qu'eux-mêmes auront allumés : ce ne sera pas impunément qu'ils auront entrepris LE PREMIER, LE PLUS NÉCESSAIRE DE LEURS TRAVAUX, QUI EST DE RÉDUIRE EN POUSSIÈRE LES SOPHISMES DES BONZES, DE CONFONDRE LEURS MENSONGES, DE FAIRE PARÂÎTRE AU GRAND JOUR LES INDIGNES ET SECRETS ARTIFICES, qui servent à ces bonzes pour obtenir l'argent d'un peuple crédule. » On retrouve ici ce qu'il avait déjà dénoncé chez les brahmanes de l'Inde. Le bouddhisme des bonzes du Japon semble d'ailleurs inspiré de celui de l'Inde et l'Apôtre des Indes ne voulait certainement pas qu'on les imite comme le fera Alexandre Valignano pour gagner les faveurs du peuple qui les tenaient en grande vénération !

L'OBSTACLE DU CULTE DES ANCÊTRES.

Le culte des Ancêtres est universel en Asie, et on ne voit pas que saint François Xavier s'y soit adapté, il soulignait seulement la haine que suscitera l'opposition des missionnaires à cette idolâtrie du culte de l'homme :

« Mais si ces étrangers [...] proclament avec fermeté qu'aucun de ceux qui sont descendus dans les feux de l'enfer n'en peut être délivré, ni par les sacrifices, ni par les dons volontaires, ni par les cérémonies idolâtriques de leurs amis et de leurs parents vivants : la haine s'élèvera contre eux comme une violente tempête ; les plus sages eux-mêmes d'entre les habitants s'indigneront d'une opinion si sévère, à l'égard des âmes des morts qui leur étaient chers. » (Lettre du 29 janvier 1552 à saint Ignace, t. 2, p. 210)

LA VRAIE RÉPONSE AU MYSTÈRE**DU SALUT DES INFIDÈLES.**

Pour saint François Xavier, les supérieurs des jésuites avaient le devoir impérieux de former des sujets d'élite pour répondre aux objections que les bonzes proféraient contre la bonté de Dieu.

En fait, il n'y a pas de réponse théorique à cette objection. Notre Père l'évoque dans un sermon du 2 octobre 1982 : « *Les bonzes du Japon, avec qui il discutait, lui disaient : "Comment pouvez-vous dire que votre Dieu est bon et miséricordieux, puisqu'il a attendu tant de siècles avant de nous donner la lumière, à nous, hommes du Japon ? Si votre Dieu est bon et si c'est la Vérité, n'aurait-il pas dû, depuis des siècles, nous en avertir ?" Question à laquelle saint François Xavier ne savait pas répondre.* »

Et question à laquelle notre Père lui-même disait ne pas vouloir répondre : « *Est-ce que je prétends résoudre ce problème ? Non ! Mais je m'agenouille en esprit au pied de ces missionnaires d'autrefois, qui avaient le courage de leur foi, qui l'affirmaient sans nuances, j'accepte, mais je n'oserais pas les critiquer de cela, PARCE QUE LA PRÉSENTATION DE LEUR FOI EN DES TERMES AUSSI ABRUPTS, DANS DES TERMES AUSSI VIFS, ÉTAIT CAPABLE DE CONVERTIR LES ÂMES, DE LES ARRACHER À DES RELIGIONS qui pouvaient avoir, comme on dit maintenant, quelque trait de vérité, quelque bien et quelque honneur, et qui avaient, à côté de cela, des choses sordides et des choses qu'il faut dire démoniaques.* » C'est la vraie réponse au mystère du salut des infidèles. Il faut obéir humblement au commandement du Seigneur car Dieu n'a pas voulu nous faire connaître le sort des âmes qui n'ont pas connu Jésus-Christ, mais il nous a donné l'ordre de prêcher à temps et à contretemps.

LA VERTU PREMIÈRE : L'HUMILITÉ DE L'APÔTRE.

Après deux ans d'un apostolat surhumain, saint François Xavier dut se rendre à l'évidence : cette mission s'avérait la plus redoutable de toutes. Lorsque saint Ignace voulut le nommer supérieur des jésuites en mission, saint François Xavier lui écrivit son incapacité et son insuffisance à diriger des missionnaires dans de telles conditions et l'avertit à quelles terribles épreuves ils devaient se préparer. « *Jamais je ne pourrais écrire tout ce que je dois aux gens du Japon, car c'est à leur contact que Dieu Notre-Seigneur m'a donné la connaissance approfondie de mes dispositions infinies au mal.* » (Lettre du 29 janvier 1552) Les Japonais l'avaient beaucoup exercé à un tel point qu'il demanda à ce qu'on ne recrute pour les missions que des frères humbles, aimant l'abjection, l'anéantissement, l'oubli de soi : « *Souvenez-vous de relire sans cesse et d'observer très fidèlement les préceptes que je vous ai laissés, ceux surtout qui se*

rappellent à l'anéantissement de l'esprit dans lequel je vous invitais à vous exercer chaque jour. Craignez surtout et singulièrement qu'en jetant vos regards à l'entour de vous et considérant toutes les œuvres que Dieu daigne opérer par vous et par tous nos Confrères, vous ne veniez à vous oublier vous-même. »

NÉCESSITÉ DES ORDRES RELIGIEUX MISSIONNAIRES.

En passant par Goa avant de partir pour la Chine en 1552, saint François Xavier dans un discours d'adieu déclara ouvertement qu'aucun des élèves du collège Saint-Paul n'était prêt pour la mission du Japon ! (Kirishitan, Les chemins qui mènent au martyr, in *LA PREMIÈRE ÉVANGÉLISATION DU JAPON*, op. cit. p. 43)

« J'écris au P. Simon, ou, en son absence, au recteur du collège de Coïmbre, de n'envoyer personne pour les académies japonaises (les écoles des bonzes), que votre sainte Charité ne l'ait vu, examiné et approuvé. Je ne saurais assez le redire, nos Frères auront des combats et des épreuves au-delà de l'opinion ordinaire. Visités à toute heure et toujours à contretemps, ils n'auront pas un instant du jour et souvent de la nuit qui soit libre des questionneurs importuns [...]; les grands les feront appeler, sans qu'on puisse refuser de les aller trouver. Ces distractions leur enlèveront le temps des prières de chaque jour, des méditations, du recueillement de l'âme en Dieu et des autres exercices spirituels ; ils seront privés de célébrer la Messe, au moins dans les premiers jours de leur arrivée, à cause de l'infinité des visiteurs. »

Il considérait d'ailleurs qu'un futur missionnaire ne devait pas quitter le Portugal sans avoir terminé sa formation. L'abbé de Nantes recommandait cette même formation intellectuelle et religieuse, ainsi que la nécessité d'une vie monastique, c'est-à-dire l'apprentissage des vertus d'un moine-missionnaire pour ces régions : « *À ces pays qui avaient déjà inventé ou qui ont reçu de nous la civilisation, mais sans le christianisme, l'Église devra adapter son effort missionnaire, en le marquant d'une haute intellectualité et en le doublant d'un effort de vie contemplative. L'évangélisation y exigera la controverse ferme et convaincue : critique scientifique de la civilisation non chrétienne, déclarée vouée à l'échec ; critique des fausses religions et idéologies que cette "civilisation" prétend égaler au christianisme.* » (*PRÉPARER VATICAN III*, p. 171) Les instituts missionnaires resteront longtemps encore le plus parfait, le plus nécessaire des instruments des Missions.

ÉCHEC AUX PORTES DE LA CHINE**SANS LE PORTUGAL.**

Saint François Xavier brûlait du désir d'entrer en Chine, mais sa mort sur l'île de Sancian le 3 décembre 1552 eut une cause que bien peu soulignent et que l'Apôtre des Indes avait bien décrite

d'avance. Malacca était gouverné par un autre fils de Vasco de Gama, don Alvaro de Ataïde de sinistre mémoire. Le vice-roi des Indes, don Alphonso de Noraña, avait nommé ambassadeur de Chine un simple marchand, Jacques Pereira, ami de saint François Xavier, qui mettait à sa disposition un navire chargé de poivre pour l'empereur. Le malheureux gouverneur jaloux de ne pas avoir obtenu l'ambassade envoya ses soldats saisir le gouvernail du navire de Jacques Pereira dès son arrivée à Malacca et ne permit à saint François Xavier de partir que sous la menace d'une excommunication, mais sans la protection d'une ambassade portugaise et sans le navire de Pereira ! Or, la Chine était si fermée aux étrangers que seuls pouvaient y pénétrer des envoyés du roi du Portugal. Saint François Xavier qui se réjouissait de cette occasion providentielle fut terriblement déçu et ce ne fut pas étranger à sa mort. Cet épisode montre que saint François Xavier a voulu jusqu'au bout demander le soutien des Portugais sans l'intervention de laquelle toute évangélisation dans cette région était vouée à l'échec.

LES VRAIS SUCCESEURS DE SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Après le départ de saint François Xavier le 20 novembre 1551 et en l'absence du soutien portugais, le Père Cosme de Torrès devenu supérieur de la mission, et le frère Jean Fernandez ont continué à suivre la méthode du fondateur qui porta ses fruits, dans les persécutions et les guerres continuelles. Fernandez qui avait servi d'interprète à l'Apôtre des Indes, se mit de la même manière au service du Père Cosme de Torrès dans ses controverses avec les bonzes, qui furent humiliés publiquement et qui persécutèrent les missionnaires, comme l'avait prévu saint François Xavier.

Le Père Baltazar Gago, arrivé au Japon le 15 août 1552, remarqua tout de suite qu'une cinquantaine d'autres termes japonais suggérés par Anjiro pour traduire des notions chrétiennes devaient être corrigés. Le Père Gago les remplaça par des termes portugais ou latins translittérés dans la langue japonaise, selon la méthode déjà utilisée par Henri Henriques aux Indes.

“UNE RELIGION D'ULCÉREUX ET DE MISÉRABLES !”

En 1582, en trente ans d'apostolat, la chrétienté japonaise comptait près de cent mille âmes, et était dirigée par une cinquantaine de jésuites, dont la moitié étaient portugais. Ce succès avait une cause bien précise et il faut le dire pour comprendre la suite. Le Père Melchior Nunez visitant la mission en 1556 écrivait : « En vérité, au Japon l'on voit s'accomplir, mais au prix de quelles souffrances, la parole du Seigneur : *Pauperes evangelizantur* ! ce sont surtout des

pauvres, des ouvriers, des malades, que l'on a gagnés à l'Évangile ; les bonzes superbes et les riches, qui mettent dans les jouissances terrestres et dans leur science tout leur bonheur et toutes les espérances, Dieu les a laissés à leur aveuglement volontaire. » Cette évangélisation se faisait par la prédication et la charité chrétienne inconnue au Japon. Le Père Luis de Almeida, un marchand juif converti qui avait mis toute sa fortune au service des jésuites, se fit l'un d'entre eux. Ému du sort des enfants abandonnés en grand nombre par leurs parents, il fit construire le premier asile du Japon. Ayant aussi des connaissances en médecine, il fit bâtir le premier hôpital de l'archipel nippon ! Cette œuvre était bien conforme à l'esprit de saint Ignace et de saint François Xavier qui ne manquaient jamais, lorsqu'ils prêchaient dans une ville d'Europe, de soigner les malades. « Une partie de l'hôpital était affectée aux lépreux, dont le nombre est fort grand au Japon. » (*HISTOIRE DU CATHOLICISME AU JAPON : SAINT FRANÇOIS XAVIER ET SES PREMIERS SUCCESEURS*, 1540-1593, par L. Delplace, s. j., 1909, p. 83-84)

Cependant, L. Delplace dans un autre passage de son livre fait cette malheureuse réflexion : « Hélas, ces œuvres de charité n'auront que peu d'efficacité pour toucher les riches et les grands seigneurs. Elles attireront les humbles et les malheureux, mais jetteront un certain discrédit [*sic !*] sur la chrétienté : d'après un missionnaire (il s'agit de Francesco Cabral dont nous parlerons bientôt) pendant vingt ans, un seul chevalier (un samouraï) se fit chrétien à Funai, et une fois guéri, il n'osait venir à l'église se mêler aux petites gens. Longtemps notre sainte religion sera considérée comme celle des ulcèreux et des misérables. » Les regrets exprimés par ce jésuite sont symptomatiques de cet esprit élitiste qui allait bientôt pénétrer dans l'ordre des jésuites et qui lui sera fatal.

On peut d'ores et déjà conclure qu'il n'y a aucune volonté d'adaptation aux coutumes indigènes ni d'hostilité au patronat portugais chez saint François Xavier ! Les historiens modernes ont fait subir à son histoire le même traitement qu'à celle du Père de Foucauld, en interprétant à la manière des modernistes sa méthode et sa charité missionnaires. Le Père de Foucauld étant empêché par la République de convertir les Touareg, ils ont interprété sa volonté de vivre quand même parmi eux comme une volonté de s'adapter à l'islam, suivant en cela un faux disciple, Massignon. De même, les erreurs de saint François Xavier sur la mentalité japonaise et ses difficultés à convertir une élite orgueilleuse sans l'aide des Portugais ont été transformées par les historiens en une volonté de ne pas brusquer leur conversion et d'inaugurer une méthode révolutionnaire de conversion par l'orgueil qui fut en réalité théorisée par un faux disciple, Alexandre Valignano, mais trente ans après sa mort !

ALEXANDRE VALIGNANO (1539-1606) : L'AGGIORNAMENTO DES MISSIONS D'ASIE

Si l'on veut trouver l'origine des pratiques d'adaptation, il faut revenir dans la mission du Japon trente ans après l'arrivée de son fondateur. À partir de 1579, en effet, les choses vont commencer à changer. Les missions d'Asie furent soumises à un véritable *aggiornamento*, œuvre d'un jésuite italien, Alexandre Valignano, qui entraîna ses confrères d'Extrême-Orient dans une décadence irrémédiable dès la fin du seizième siècle !

Né à Chieti en 1539, Alexandre Valignano fit ses études à Padoue, où il fut emprisonné pour une affaire de mœurs en 1562. Libéré, dit-on, sur intervention de saint Charles Borromée, il connut, grâce à son intelligence, une très rapide ascension : à peine sept ans après sa sortie de prison et son entrée dans la Compagnie de Jésus sous le généralat de saint François Borgia, il fut nommé visiteur des Indes orientales en 1573 par le nouveau général des jésuites, le Père Mercurian !

Parti de Lisbonne avec quarante-deux jésuites, dont une minorité de Portugais, il manifestait déjà cette intention de rendre les jésuites indépendants de l'influence portugaise dans les missions des Indes en favorisant aux postes importants les jésuites de nationalité italienne. Après l'inspection des missions d'Éthiopie et des Moluques, il fait un premier séjour de deux ans au Japon, de juillet 1579 à février 1582. « Il lui apparaît que la christianisation est toute superficielle ; les rares missionnaires européens, sous l'égide du supérieur Francesco Cabral (1570-1582), comprennent mal la langue et les coutumes locales, et semblent avoir peur que l'acquisition des techniques européennes ne rende les Japonais plus forts que les nouveaux venus. » (*LE MANDAT DU CIEL*, par Jean-Pierre Duteil, éditions Arguments, 1994 p. 76)

À la fin de son séjour, Valignano rédigea un rapport sur les coutumes japonaises intitulé *SUMARIO* publié en 1990 qui fera l'objet principal de notre étude (*LES JÉSUITES AU JAPON. RELATION MISSIONNAIRE*, 1583, traduction de J. Bésineau, s. j., Desclée de Brouwer, 1990. Cet ouvrage sera cité dans le présent article sous le titre : *RELATION*). Lors d'une réunion tenue à Nagasaki, il décide pour la première fois d'appliquer la méthode d'adaptation qui était, selon lui, la seule méthode efficace pour suppléer à l'absence de la colonisation portugaise entrée dans une période de décadence. La dynastie des Avis venait de s'éteindre avec la mort à la Croisade du roi don Sébastien à Cieuta en 1580. Les colonies portugaises tombées sous l'autorité du roi d'Espagne furent quelque peu délaissées par les Castillans

ennemis héréditaires des Portugais et les missions d'Asie souffriront beaucoup de cette rivalité !

Valignano, jésuite italien, en profita pour prendre ses distances avec le patronat et assurer seul l'évangélisation du Japon. C'EST À LUI QU'ON DOIT L'INTRODUCTION DE CETTE MÉTHODE FUNESTE DE L'ADAPTATION DANS LES MISSIONS !

LE PRIX À PAYER DE L'ADAPTATION : L'IDOLÂTRIE.

Lors de ses tournées d'inspection, Valignano prêta une oreille complaisante aux réclamations des seigneurs "chrétiens" Omura Sumitada et Arima Harunobo contre les missionnaires qui détruisaient les lieux de culte japonais et ne respectaient pas la culture japonaise : « Don Protasio (Arima H.) et Don Bartolomeo (Omura S.) m'ont raconté (c'est Valignano qui parle) beaucoup de choses et ont attiré mon attention sur les erreurs que commet l'Église [*sic* !]. Ils m'ont dit que de nombreux missionnaires manquent de respect et de savoir-vivre à l'égard des Japonais. Pour ce qui est des destructions des temples et des sanctuaires traditionnels, le comportement des Pères est tout simplement décevant, puisqu'ils vont à l'encontre de la doctrine (chrétienne) [c'est Valignano qui précise, mais rien n'est moins sûr que dans l'esprit des daïmios, il s'agisse de la doctrine chrétienne]. Ils m'ont dit, je les cite, "il est totalement stupide que les missionnaires qui vivent dans notre pays ne fassent pas l'effort d'apprendre à connaître les nobles coutumes et les manières raffinées [*sic* !] des Japonais" et ils m'ont montré les mesures qu'il faudrait prendre. Éprouvant moi-même une vive admiration pour les grandes dispositions naturelles des Japonais, j'ai souscrit à leur propos." » (*RELATION*, p. 102)

Les seigneurs chrétiens japonais intervinrent dans le gouvernement de l'Église du Japon pour en atténuer le prosélytisme. Cette liaison des jésuites avec des autorités à peine converties accentuée par Valignano leur sera fatale et déclenchera bientôt les persécutions. Les missionnaires ont cru « *qu'en convertissant les élites, on pourrait convertir un beau jour le peuple dans son ensemble. On se heurtait à des élites qu'on connaissait très mal, auxquelles on supposait toutes les qualités et qui étaient perdues d'orgueil, et perdues de nationalisme raciste, et qui se sont jouées des missionnaires, mais qui ne se sont pas converties.* » (*PC 16 : LES RELIGIONS NON CHRÉTIENNES.*)

DES JÉSUITES ZEN !

Valignano réorganisa les missions jésuites sur le modèle des sectes bouddhistes zen : « On doit porter la plus grande attention aux prêtres [*sic* !] du pays, car ils

sont les prédicateurs de la loi divine!» Or les bouddhistes de l'obédience *zen* sont athées, ils n'ont donc aucune religion et par conséquent aucune loi "divine"! « Valignano semble avoir conçu beaucoup d'estime pour les bonzes japonais, avec qui les relations ont été excellentes [plus de controverse comme saint François Xavier!] dans les premiers temps [...]. C'est surtout avec des monastères de la secte *zen* que les jésuites ont eu des contacts, et plusieurs représentants de la noblesse, tel Otomo Yoshihige, daimio du Bungo, étaient adeptes du bouddhisme zen avant de se retourner vers le christianisme. » (*LE MANDAT DU CIEL*, p. 78) C'est d'ailleurs un seigneur japonais, Otomo Sorin, « lui-même converti du Rinzaï, qui lui avait recommandé de s'inspirer des usages des cinq grands temples zen de Kyoto » (*RELATION*, p. 161).

Valignano introduisit donc dans la Compagnie des coutumes des "moines" bouddhistes ainsi que leur hiérarchie en sept grades, par un écrit intitulé *IL CEREMONIALE* qu'il acheva de rédiger à Cochin en 1583. Cet écrit sera contesté bien avant son achèvement, mais le général des jésuites Aquaviva l'approuvera par lettre du 24 décembre 1585 avec quelques réserves, supprimant par exemple le port de soutanes en soie. Francesco Cabral, le précédent supérieur du Japon, avait déjà interdit ce tissu par pauvreté pour le remplacer par du coton considéré au Japon et en Chine comme un tissu de pauvres.

LE CÉRÉMONIAL sera appliqué en parallèle avec la règle des jésuites! Les sept grades reprendront les appellations données par les bonzes: les jisha (catéchistes), les zosu (novices), les shuso (frères coadjuteurs ayant prononcé leurs vœux), les Osho (les Pères jésuites), le supérieur d'un territoire et le supérieur du Japon gardèrent leur nom chrétien! « Leur conduite [des bonzes] apparemment exemplaire n'est que mensonge et hypocrisie. Mais à l'extérieur, cette conduite est "habile", adaptée aux coutumes japonaises, et leurs cérémonies sont très dignes et solennelles. Sur ces derniers points, le visiteur insiste pour qu'on les imite étroitement et pour que les chrétiens convertis ne perdent rien au change. » (*RELATION*, p. 86)

UN CULTE ET DES FUNÉRAILLES BOUDDHIQUES !

« On trouve dans les *Règles du service* rédigées par les Pères Valignano et Pasio des dispositions précises concernant les rites funéraires des premiers chrétiens du Japon. »

« Avec l'arrivée au Japon d'Alexandre Valignano, on constate un changement radical dans l'attitude des missionnaires, puisque loin de vouloir appliquer tel quel dans l'archipel le système funéraire occidental, ils respectèrent la culture japonaise et introduisirent dans les funérailles de leurs ouailles des éléments bouddhiques. »

Dans une étude très récente, un historien japonais, Ôishi Kazuhisa, en examinant les pierres tombales des premiers chrétiens japonais, a pu remarquer

que leurs monuments funéraires ont été modifiés à partir de l'arrivée de Valignano au Japon qui leur donna un aspect mi-européen, mi-bouddhique! (*Les pierres tombales des premiers chrétiens*, in *LA PREMIÈRE ÉVANGÉLISATION DU JAPON XVI^e-XVII^e SIÈCLE*, Karthala, 2016)

« C'est surtout dans de telles régions que le grave problème des idées et des rites païens devra trouver sa solution définitive. Nous le dirons plus loin : en lui apportant une solution non traditionnelle et très large, en adoptant certaines formes mineures des cultes anciens, l'Église contemporaine [et déjà les jésuites au XVI^e siècle] a cru faciliter la pénétration chrétienne. Cela paraît une erreur, à plus d'un titre. Le premier, traditionnel, réside dans le danger ou l'apparence même de syncrétisme, de mélange des religions. Le second est dans l'interprétation défavorable des indigènes flattés de cette adoption de leurs traditions, mais prompts à y voir un signe de l'insuffisance avouée des nôtres. Le troisième, qui est le plus considérable, est dans l'irrésistible mouvement d'occidentalisation de la planète [déjà au XVI^e siècle, l'expansion chrétienne commençait irrésistiblement]. L'Église, en faisant retour [aux rites païens] pour se "déseuropéiser", travaillerait à sa perte : c'est son européisme premier, privilégié, qui est son meilleur atout naturel pour demain... À vrai dire, l'Europe c'est elle ! » (*PRÉPARER VATICAN III*, p. 172)

LA MERVEILLEUSE "CIVILISATION" JAPONAISE !

Valignano concevait une étrange fascination pour les coutumes japonaises au point de vouloir s'y adapter totalement; voyons à quelles aberrations il allait exposer les jésuites et par conséquent les chrétiens :

« Finalement, tous leurs rites et leurs coutumes sont si différents de ceux des autres nations qu'on ne peut facilement les comprendre et les apprendre en peu de temps. C'est chose merveilleuse que de voir comment ils ont pu inventer une telle manière de se vêtir, de manger, de jouer d'un instrument, de chanter, de danser, et mille autres cérémonies. Si bien qu'à nous tous sans exception, tout paraît si nouveau que, tout sages et savants que nous soyons, nous ne sommes au Japon que des enfants et des ignorants [*sic!*]. Il nous faut donc apprendre à parler, à nous asseoir, à marcher, et à faire mille autres choses nouvelles, qui paraissent d'abord étranges et déraisonnables [*sic!*], auxquelles ensuite on s'accoutume et que l'on trouve normales. »

N'est-ce pas ce que notre Père dénonçait dans le chapitre 2 du décret *AD GENTES* : « Car ici, c'est le missionnaire qui doit se faire instruire de toutes les valeurs indigènes par des autochtones qu'il vient admirer et servir [...]. Il ne s'agit plus tant de prêcher, mais de vivre avec. » (*PRÉPARER VATICAN III*, p. 162)

Valignano précise en quoi consistent ces usages déraisonnables auxquels il faut s'accoutumer :

« Ils ont tous autant de femmes qu'ils veulent, quoiqu'ils

aient une seule épouse en titre ; ils les répudient et en divorcent, quand bon leur semble, et ils en prennent une autre sans qu'aucune des parties ne se sente offensée. Ils font cela si tranquillement que c'en est étonnant. Les parents n'en éprouvent aucun ressentiment, ils se rencontrent et ont les mêmes relations qu'avant.» (*RELATION*, p. 81) Sans compter les enfants indésirables que les mères tuent sans scrupule en les étranglant avec leur pied, ou bien les enfants tellement orgueilleux qu'ils se font *harakiri* après des reproches faits par leurs parents !

« Ils maîtrisent ainsi si bien leurs passions [*sic !*] que, quoi qu'ils ressentent intérieurement, ils ne le montrent pas à l'extérieur, et ils refrèment si bien leur irritation et leur colère qu'il est rare qu'ils montrent leur contrariété. Aussi n'y a-t-il chez eux aucun bruit de disputes comme dans les autres pays, ni dans les rues, ni dans leurs foyers. » (*RELATION*, p. 66) Les meilleurs hommes du monde ! « Ainsi, qu'ils s'exilent, se tuent (*sic !*), s'éloignent de chez eux, tout se fait dans la tranquillité et les bonnes manières. » Les bonnes manières que voilà !

« Et finalement (oui, finalement !) tout cruels qu'ils soient dans leurs rapports d'inimitié, ils se montrent les uns envers les autres d'un abord agréable (oui, comme nous allons le constater, un très agréable et tranquille coup d'épée dans le ventre !) et n'omettent aucune des courtoisies habituelles. On ne peut se douter de ce qui se passe en l'occasion, car c'est quand ils en arrivent à la détermination de se venger et de tuer, qu'ils montrent le plus d'affection et de joyeuse familiarité et quand l'ennemi est le moins sur ses gardes, ils portent la main à leurs épées, qui coupent comme des couteaux et sont très lourdes, et ils en donnent de telle manière qu'en général au premier ou au second coup, ils lui règlent son compte, puis ils rengainent avec autant d'impassibilité et de tranquillité que s'ils n'avaient rien fait, sans manifester, par quel que mot ou expression de visage, qu'ils fussent passionnés ou courroucés. C'EST AINSI QU'ILS PARAISSENT TOUT INOFFENSIFS, PATIENTS ET DE BON CARACTÈRE : ET ON NE PEUT NIER QUE LA COMPARAISON AVEC LES AUTRES NATIONS NE SOIT À LEUR AVANTAGE ! » On croirait déjà entendre Voltaire ou tout autre philosophe des prétendues lumières faire l'éloge des mœurs barbares !

LA JUSTICE JAPONAISE !

Cette admiration tout humaniste du visiteur pour ces coutumes de la prétendue civilisation japonaise a de quoi effrayer, on peut se demander ce qui a pu émousser à ce point le jugement d'un religieux ! Elle le conduit à mettre au-dessus de tout le respect de la manière de se gouverner des Japonais, en particulier leur "système judiciaire" qui donnait le droit de vie et de mort à tout seigneur sur son domaine. Il pouvait pour n'importe quel motif tuer un serviteur, et tout Japonais le sachant ainsi condamné à mort pouvait lui-même lui couper la tête !

En se liant aux seigneurs chrétiens sans pouvoir changer les mœurs d'une société païenne, les jésuites s'exposaient ainsi à traiter les cas de conscience inextricables des daimios "chrétiens" : ceux-ci, pour garder sauf leur honneur se devaient d'exercer cette justice dans leur domaine ! Valignano demandera des pouvoirs spéciaux pour s'y adapter : « Il faut donner [au supérieur de la mission] de pouvoir, sans encourir d'irrégularité [canonique], donner leur opinion et leur conseil aux seigneurs chrétiens quand ceux-ci doivent condamner à mort ; et cela non seulement en général, mais de manière spécifique et particulière jusque dans des cas précis ; car on ne peut vivre au Japon sans cela [toujours le même refrain !], puisque mettre à mort et faire justice ne peut se faire suivant les lois d'Europe. » (*RELATION*, p. 194) Ce qui est crime en Europe ne l'est pas au Japon pour Valignano, c'est simplement une autre manière de vivre !

« Or il accorde la même considération à tous les produits de la pensée humaine et à toutes les institutions de son histoire. Vue sous ce jour, la religion chrétienne devait perdre son caractère dogmatique unique et voir même contestée sa très nette supériorité historique. Nous nous sommes faits les missionnaires de l'orgueil humain. » (*PRÉPARER VATICAN III*, p. 152-153)

VALIGNANO, MISSIONNAIRE DE L'ORGUEIL HUMAIN.

Par sa méthode d'adaptation, Valignano refuse la condition habituelle des missionnaires, persécutés pour avoir prêché la vérité aux grands, condition humiliée et pauvre, conforme à la vie de Jésus ! Il n'est donc pas le disciple de saint François Xavier dont le courage pour prêcher les grands au mépris de sa vie était exemplaire, comme en témoignaient ses compagnons : « Ne craignez rien, disait le Père, par le mépris de la mort, nous nous mettons au-dessus de cette gent superbe ; leurs bonzes y perdent de leur crédit, et nous y donnons la preuve que notre doctrine est de Dieu. » (*HISTOIRE DU CATHOLICISME AU JAPON*, p. 33)

Valignano refusait de se consacrer à une population qu'il qualifiait de "basse extraction", sa constante référence à la "noblesse du pays" manifeste un élitisme contraire à l'Évangile (*RELATION*, p. 102) qui l'entraîne à se lier avec des seigneurs vivant selon des coutumes barbares et à accepter leurs invitations, coutume instituée par les bonzes et « on ne peut en aucune manière y déroger ». Il fait même de cette adaptation à la "mondanité du diable" la principale "pénitence" des jésuites : « Les repas, les invitations, les divertissements, et l'étiquette sont tels, qu'à mon opinion, il n'y aura jamais tant d'occasions de mortification et de patience que de subir ces obligations sociales et de s'y plier » !

Il va donner un train de vie de prélats aux jésuites de la mission, comme il le dit lui-même, occasionnant des dépenses importantes et le but du *SUMARIO* était justement d'obtenir de l'argent, ou la

permission de développer le commerce avec Macao, mais à la différence de saint François Xavier, il s'agit d'un commerce au profit de la mission jésuite et non pour les agents du roi du Portugal.

Afin de mettre en place tranquillement cette adaptation, Valignano va demander à Rome de pouvoir jouir de plus d'autonomie en détachant la province du Japon de celle de l'Inde et donc de l'Inquisition de Goa, en la dispensant d'envoyer tous les trois ans un rapporteur à Rome. Il sollicitera aussi des pouvoirs plus étendus pour absoudre les cas spéciaux qui ne se rencontrent, bien sûr, qu'au Japon !

Il insistera pour qu'aucun autre ordre religieux ne vienne évangéliser le Japon qui, il le répète maintes fois dans le *SUMARIO*, ne comprendrait pas les concessions qu'on doit faire à la mentalité japonaise ! Il n'y veut même pas d'évêque, « la très grande fierté des Japonais, même chrétiens (*sic* !) n'admettrait pas les corrections, les sanctions et la juridiction des évêques » (*RELATION*, p. 120) ! Les beaux chrétiens que voilà !

Il demandait une liberté totale d'action pour créer une sorte d'église nationale conforme à l'orgueil japonais ! Car pour lui, les Japonais ont tout simplement une autre nature humaine : « Les particularités et le mode de vie du Japon sont contraires en tout, non seulement à nos coutumes et à nos manières de faire, mais même à notre nature (*sic* !) – comme on l'a vu (certes !) – c'est donc une plaisanterie que de penser qu'un évêque étranger puisse s'adapter aux coutumes, à la nourriture, à la langue, à la vie et à la manière d'agir du Japon [...]. Sans adaptation radicale, mieux vaut ne pas venir au Japon, car on n'y recevra pas un évêque et il ne servira à rien de plus qu'à l'humiliation et au scandale de notre sainte religion. » (*RELATION*, p. 123) Pour les mêmes raisons, il suspendra l'application des décrets du concile de Trente sur le mariage, et n'en publiera pas le catéchisme qu'il adaptera aux coutumes japonaises.

Ce n'est pas pour rien qu'on a surnommé Valignano le second fondateur de la mission jésuite d'Extrême-Orient, car il l'a fondée sur d'autres bases : c'est précisément le contraire de la méthode de saint François Xavier ! Les Portugais et les autres religieux qui s'y opposèrent l'avaient bien compris.

L'OPPOSITION DES PORTUGAIS.

Valignano va se heurter au Père Francisco Cabral. « L'obstacle majeur à tout *aggiornamento* avait pour nom Fr. Cabral, supérieur de la mission. » (*RELATION*, p. 42) Valignano reconnaissait lui-même ses mérites, mais il lui reprochait son opposition à toute adaptation, en particulier son attachement à la pauvreté évangélique de leur soutane jésuite qui nuisait à l'image des missionnaires auprès de la noblesse du pays. Celle-ci était, selon Valignano, très attachée à ce que des

prêtres aient un rang et un habit convenable à leur fonction ! Aussi ne devaient-ils pas monter à cheval, mais être portés sur des litières, ni pêcher eux-mêmes le poisson pour se nourrir, etc. Les coutumes du Japon devenaient des préceptes de la religion catholique et ceux qui ne les respectaient pas, fussent-ils jésuites, étaient considérés comme de mauvais chrétiens !

Le Père Francisco Cabral s'opposait aussi à la création d'un clergé indigène pris parmi la noblesse orgueilleuse et à l'entrée de Japonais dans la Compagnie de Jésus sans qu'ils aient été formés à l'esprit religieux occidental : « Tout en admettant la nécessité de former un clergé indigène, il objectait l'orgueil national des Japonais, pleins de dédain pour les autres nations : “Élevés dans cet orgueil et dans ce dédain, disait-il, les jeunes gens, sitôt qu'ils seront nos égaux par la science et le savoir, comme ils sont déjà nos égaux par l'esprit et l'ingéniosité, se mettront au-dessus de nous.” » Le Père Cabral en concluait logiquement qu'il fallait les former aux habitudes de soumission et d'humilité des religieux d'Occident, détruire leur orgueil et les vices qui leur sont liés, de ne prendre que des Japonais ayant des parents chrétiens, mesures de bon sens !

Et d'une manière générale, les Portugais accusaient Valignano de se séparer de leur pays et de trahir le Patronado en refusant des missionnaires venus d'Europe ! C'est déjà le faux dilemme entre colonisation et clergé indigène qui est en germe !

« [Le P. Cabral], comme c'était son droit et son devoir de supérieur, protesta à Rome. Et les deux partis envoyèrent au Père Général une correspondance abondante, que l'on a retrouvée, et qui est instructive. Le dernier mot resta à Valignano, héritier de la pensée de Xavier (mensonge du Père Rétif, car saint François Xavier n'a jamais poussé à faire un clergé indigène !); malgré ses qualités éminentes et ses vertus héroïques, Cabral fut déplacé, et rappelé comme supérieur, à Macao » (*RICCI, LA RENCONTRE DE LA CHINE ET DE L'OCCIDENT*, André Rétif, Études, 1952). Il sera remplacé par le Père Coelho qui était “feu et flamme” pour les vocations indigènes. Valignano avait les mains libres pour appliquer sa méthode révolutionnaire.

LE SALAIRE DE L'ÉLITISME :

PERSÉCUTION ET APOSTASIE.

Valignano enverra à Rome une ambassade de quatre Japonais, membres de la “noblesse”, qu'il voulut accompagner dans toute l'Europe. Le but était de montrer les fruits de sa méthode et d'obtenir de l'argent. Il faut savoir que de ces quatre Japonais qui entrèrent tous chez les jésuites, un seul persévéra. L'un apostasiera lors des persécutions et l'on ne sait pas ce que les autres sont devenus.

Car entre temps, les projets de Valignano furent contrecarrés par la persécution déclenchée le 25 juillet

1587 par le daimio Hideyoshi qui reprochait aux jésuites d'avoir converti des membres des classes élevées à une autre religion que celle de la "nation", incitant ainsi à la révolte contre le trône. Les souverains japonais aspiraient eux-mêmes à être adorés comme des dieux, à l'instar des dieux japonais, les *kamis*, ces anciens seigneurs qui "méritèrent" d'être adorés pour leurs exploits. Adorer Notre-Seigneur était un crime de lèse-majesté (*HISTOIRE DU CATHOLICISME AU JAPON*, op. cit. p. 246, *Histoire des vingt-six martyrs japonais*, par Léon Pagès, p. 29).

Malgré leur politique d'adaptation et de "prudence", les maîtres mots de Valignano et des jésuites réformés du Japon, la religion catholique déplaisait à l'empereur et surtout aux bonzes. C'était bien la peine de s'être adapté ! Ceux-ci les calomniaient auprès des autorités, prétendant que les jésuites n'étaient venus que pour préparer l'invasion du pays par les étrangers. Dans une réunion du 5 novembre 1590 Valignano allégera ses dispositions d'adaptation, mais en maintiendra une grande partie, en particulier la pléthore de serviteurs qu'il fallait entretenir et la tradition des *giri*, ou échange de cadeaux lors des visites de personnes de la noblesse qui étaient leurs ouailles privilégiées. Tout cela augmentait encore les dépenses, d'autant plus que Valignano finançait les guerres des "seigneurs chrétiens", sources de grandes injustices et de vols dont il demandait ensuite à Rome le pouvoir d'absoudre les seigneurs ! (*RELATION*, p. 226)

L'OPPOSITION DES FRÈRES MENDIANTS.

Pour se justifier de leur absence de prosélytisme, les jésuites vont attribuer au zèle intempestif des franciscains espagnols le déclenchement des persécutions. Si les historiens jésuites de l'époque admirent ces martyrs, on sent bien qu'ils n'approuvent pas leur prosélytisme, reprochant aux frères mendiants d'avoir détruit la paix qui avait permis à la Chrétienté de se développer sagement en respectant les coutumes du pays, en particulier la religion nationale.

En réalité, les persécutions ont été déclenchées par les calomnies des bonzes faisant croire à une invasion des Espagnols et plus tard, par les Hollandais. Et si les jésuites ont pu bénéficier de la paix malgré la première persécution de 1587, c'est qu'ils ont tout simplement atténué le message chrétien au point de scandaliser les autres ordres missionnaires, qui décidèrent d'intervenir.

Contrairement à ce qu'ont prétendu les jésuites qui traitaient les frères mendiants de grossiers ignares incapables d'apprécier des civilisations d'Orient si raffinées, les ordres mendiants possédaient une très bonne connaissance des langues asiatiques à Formose et parmi l'importante colonie chinoise des Philippines et ils savaient s'adapter aux différentes populations

à évangéliser, mais d'une manière catholique : ils s'intéressaient surtout aux langues populaires dont ils furent experts, langues que négligeaient les jésuites par élitisme et ils « avaient suffisamment pénétré les coutumes chinoises et la terminologie philosophico-religieuse pour saisir le danger latent du système jésuite : créer une Église "NATIONALE" RÉGIE PAR SES RÈGLES PROPRES, EN MARGE DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE, À LA LIMITE DU SCHISME » (*MISSIONNAIRES EN CHINE*, par Françoise Aubin, *ARCHIVES DE SC. SOC. DES RELIGIONS*, n° 63/2 avril-juin 1987, p. 184).

Lorsque les franciscains de Manille prirent l'initiative de débarquer au Japon en 1592 malgré l'opposition de Valignano, ils appliquèrent une autre méthode. Au contraire de la prudence des jésuites, et suivant l'audace de saint François Xavier, ils prêchèrent ouvertement, fondèrent des couvents, bâtirent des églises pour les chrétiens de basse extraction méprisés par les jésuites réformés, replacèrent les croix que les jésuites avaient, toujours par prudence, retirées du sommet des églises.

SANGUIS MARTYRUM SEMEN CHRISTIANORUM.

La persécution qui suivit donna un tel élan à la Chrétienté japonaise que les jésuites eux-mêmes furent contraints de suivre les ordres mendiants et d'accepter leur présence. Les miracles qui se produisirent furent la preuve que Dieu approuvait cette méthode et non celle des jésuites. La foi et le courage des vingt-six martyrs de Nagasaki, dont vingt-trois faisaient partie de l'ordre franciscain, avaient redonné la ferveur aux chrétiens qui ne craignaient plus les persécutions : le nombre de catholiques passa de deux cent mille à trois cent mille ! Tous voulaient être martyrs !

Les historiens constatent qu'à partir des années 1600, les rites funéraires redevinrent catholiques et furent organisés « dans des églises construites selon notre mode (européenne) et parées de magnifiques décorations murales qui faisaient l'admiration des Japonais », dans le but de manifester la supériorité des funérailles chrétiennes sur les rites bouddhiques (*LES PIERRES TOMBALES DES PREMIERS CHRÉTIENS*, op. cit., p. 105). Les chrétiens adoptèrent les pierres tombales couchées dans le mode occidental pour manifester cette supériorité.

Tels sont les fruits de l'apostolat traditionnel que notre Père oppose à la nouvelle méthode conciliaire qui a visiblement puisé sa source dans la méthode d'adaptation de Valignano : « Les formes anciennes de l'apostolat demandaient dévouement, abnégation, héroïsme, mais elles ont converti des peuples et porté l'Évangile sur toutes les plages, les arrosant du sang des martyrs : *Sanguis martyrurum semen christianorum*. "L'Église en conversation", le dialogue, ne risquent pas de nous attirer persécution ni désagrément, mais pas davantage ne rapporteront-ils à

l'Église dévouements et conversions. » (*LETTRÉ À MES AMIS* n° 180 du 20 août 1964) Le pape Clément VIII leur accorda en 1600 « d'organiser des missions au Japon, sous couvert du Portugal, remettant en cause le monopole dont avait bénéficié jusqu'alors la Compagnie de Jésus » (*LES PIERRES TOMBALES DES PREMIERS CHRÉTIENS*, p. 106).

LE DOCTEUR VAZQUEZ, AU SERVICE DE VALIGNANO.

Valignano, voyant arriver les ordres mendiants, sentit le vent du boulet : en 1592, il soumit à Rome un ensemble de quarante-cinq questions sur des cas épineux. Ce document a été découvert en 1955 dans les archives historiques de Madrid et n'avait jamais été publié, du moins pour tout ce qui concernait le Japon, et pour cause ! Elles ne font que confirmer les concessions que Valignano avait dû faire aux mœurs japonaises, concessions qui l'inquiétaient seulement maintenant au point d'en demander la confirmation et la permission à Rome, après les avoir mises en œuvre !

Il s'adressa à un casuiste célèbre, le Père Gabriel Vazquez, dont les réponses ambiguës, voire même fausses, lui ont permis de continuer ses compromissions avec l'idolâtrie. Les réponses données par Vazquez furent, si on en croit Jacques Proust, approuvées par le Pape ! (*L'EUROPE AU PRISME DU JAPON*, op. cit., p. 101)

Nous ne citerons que deux questions qui ont trait à l'idolâtrie :

« Question n° 32 : Quand un seigneur païen érige un temple en l'honneur de son idole, est-il licite à un serviteur chrétien de tailler le bois ou de disposer les objets taillés dans le temple [...] ? On fait l'hypothèse que cela n'est pas ordonné pour manifester du mépris à l'égard de notre foi [*sic* !], mais que si les chrétiens refusent de faire le travail commandé, ils y perdront probablement leur vie, avec leur patrimoine. »

Il aurait été plus honnête de la part de Valignano de préciser quels objets en bois le chrétien doit sculpter, car s'il s'agit d'idoles, comme il est probable, la réponse est évidente et saint François Xavier l'avait déjà donnée puisque dans ses lettres à François de Mancias (27 mars et 20 juin 1544), il interdit aux néophytes de sculpter des idoles ! Vazquez répond « qu'il est licite de faire ce qui est dit ici, comme il est licite de vendre un chevreau à un juif, encore qu'on sache bien qu'il l'achète pour l'immoler ». Il faut objecter que cette vente n'est en soi qu'un acte civil, le juif fera ce qu'il veut du chevreau, tandis que construire un temple est déjà une participation à l'idolâtrie ! Or Vazquez, pour se dédouaner, se fonde sur le cas d'un édifice civil avant que les païens le transforment en temple païen : « Tailler du bois, le mettre en place dans des constructions, etc., est en soi un travail tel que quiconque peut à volonté faire un usage bon ou mauvais de son produit. » Et de citer la Somme

de saint Thomas pour justifier l'injustifiable et noyer son correspondant dans des raisonnements scolastiques que ce dernier n'aurait même pas pu expliquer à ses néophytes ! N'a-t-on pas dans ce raisonnement l'origine de la distinction entre les actes civils et les actes religieux qui sera maintes fois employée par les jésuites, en particulier par le Père de Nobili pour justifier ses pratiques ?

« Question n° 33 : Quand un païen va dans un temple pour adorer les idoles et dit à son serviteur [...] : apporte mon chapelet et tout ce qui est nécessaire pour sacrifier aux idoles, est-il permis à ce serviteur chrétien d'obéir en ce domaine à son maître païen [...] ? Et lorsque son maître païen s'agenouille, lui est-il permis de s'agenouiller aussi sans montrer pourtant de signes de vénération, sans scandale ? » Tout cela évidemment, sous peine de mort, car il ne faut pas oublier la "justice" japonaise appliquée par ces seigneurs ou ces chefs de famille !

Le docteur Vazquez répond bien « qu'il n'est permis sous aucun prétexte de professer même extérieurement l'idolâtrie ». Cependant il ajoute : « Naamân, en Rois 4, chap. 5, ne demande pas à Élisée de lui permettre d'adorer dans le temple de Rimmôn, et le prophète ne le lui permet pas, lorsqu'il lui dit : "Va en paix." Mais Naamân demanda au prophète de prier Dieu pour lui, pour qu'il lui pardonne, au cas où il entrerait avec son maître dans le temple de Rimmôn pour l'adorer, et le prophète l'assura qu'il prierait pour lui. » C'était autoriser l'apostasie sans le dire !

UNE PERSÉCUTION SYSTÉMATIQUE ET IMPITOYABLE.

Cette Chrétienté japonaise comptait en 1615, selon certaines estimations, trois cent mille chrétiens, selon d'autres un million. Où sont-ils passés ? Le nombre de martyrs répertoriés est de trois mille cinq cents environ, on pourrait y ajouter les trente-sept mille habitants de Shimabara massacrés par les troupes du shogun avec l'aide des canons du capitaine hollandais Koeckboecker, mais les motifs de cette révolte ne sont pas clairs.

Ceux qui survécurent furent harcelés par une inquisition japonaise autrement plus terrifiante qu'au Portugal ! Des cérémonies annuelles étaient organisées durant lesquelles, dans les villages où on soupçonnait la présence de chrétiens, les habitants étaient contraints de marcher sur les *e-fumie*, bas-reliefs représentant un crucifix ou une Vierge à l'Enfant. Tous les habitants devaient décorer leur maison pour les processions d'idoles et devaient s'inscrire dans un temple bouddhiste. La seule solution était de fuir, car vivre au grand jour signifiait à un moment ou à un autre être forcé de poser des actes d'apostasie.

Ceux qui refusaient étaient arrêtés et subissaient des supplices atroces, tel celui d'être plongé plusieurs fois dans des bassins d'eau saturée d'acide sulfurique qui dévorait les chairs, ou d'être suspendu au-dessus

d'une fosse à purin fermée par un couvercle dans lequel on faisait un trou et par lequel le corps était suspendu à moitié enfermé. Pour provoquer une mort lente par suffocation, on incisait légèrement les tempes du condamné afin que le sang qui s'accumulait dans la tête s'échappe et empêche une trop rapide congestion cérébrale ! Par ce raffinement de civilisation, on espérait provoquer l'apostasie du condamné. À partir de 1680, il n'y a plus que des chrétiens extérieurement bouddhistes !

L'apostasie de ces chrétiens a été favorisée par celle de certains jésuites, celle de Fabian Fukun, jésuite japonais, qui apostasia après une controverse avec un bonze auquel il n'avait pas pu répondre. Le bonze avait puisé ses objections dans un ouvrage de Mattéo Ricci dont nous reparlerons ! L'apostasie du procureur des missions du Japon, Cristovão Ferreira eut des conséquences terribles. Les jésuites n'y crurent pas, y compris le Père Charlevoix, et encore au vingtième siècle certains auteurs la contestaient, jusqu'à ce que Jacques Proust identifie Ferreira comme l'auteur de l'écrit antichrétien "*LA SUPERCHERIE DÉVOILÉE*". Cet écrit a aussi des relents d'érasme qui indiqueraient que Ferreira avait déjà perdu la foi avant son apostasie. Ferreira se mit au service de l'inquisition japonaise et interrogea lui-même les jésuites prisonniers. Il donna aux inquisiteurs les indications pour détecter les chrétiens par leur manière de penser. Il est mort inscrit dans un temple bouddhique "zen", obéissance à laquelle Valignano avait voulu adapter les jésuites du Japon ! Triste fruit de l'adaptation ! Rien à voir avec le personnage de fiction "Rodriguez" que le film "Silence" a montré apostasiant par charité, mais gardant la foi !

La doctrine enseignée par les jésuites favorisait aussi cette apostasie. Dans un livre intitulé *MÉTHODE DE LA DOCTRINE QUE LES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS ENSEIGNENT À LEURS NÉOPHYTES DANS LES MISSIONS DE LA CHINE*, paru vers 1640, les réponses de Vazquez à Valignano sont reproduites, et même accentuées dans le sens de l'idolâtrie ! Ce livre fut condamné par le Saint-Office sur intervention de Mgr Pallu en 1680, nous en reparlerons dans un prochain article.

UNE CHRÉTIENTÉ À MOITIÉ EN RUINE !

Mais comment jeter la pierre à de pauvres chrétiens victimes de mauvais pasteurs et qui, sans prêtres à partir de 1615, vécurent tristement leur apostasie, n'ayant pas reçu le don de force du sacrement de confirmation que Valignano leur a refusé en s'opposant à la venue d'un évêque ! Beaucoup gardèrent leur attachement à la religion de leurs Pères jusqu'au retour des missionnaires en 1869. La moitié d'entre eux, pratiquant une foi mêlée à des doctrines et des rites amidistes, ne revint jamais à l'Église catholique.

BILAN PROVISOIRE SUR LES INSTRUCTIONS DE 1659.

Les ressemblances sont frappantes entre le *SUMARIO*, le *CATÉCHISME* de Valignano et les Instructions de 1659. Le principe d'adaptation des jésuites a prévalu à Rome, les extraits ci-dessous (les Instructions de 1659 sont en gras) suffisent à le montrer, et font s'interroger sur cet étonnant abandon de la romanité et du prosélytisme par l'Église romaine au seizième siècle !

• « Que dans la proclamation de l'Évangile, on évite d'imposer en même temps, dans les lois et les coutumes de l'Europe, celles qui ne sont pas nécessaires au salut. »

« **Quoi de plus absurde de transporter chez les Chinois la France l'Espagne, l'Italie ou quelque autre pays d'Europe ?** »

• « Il faut se retenir de détruire les temples et de brûler les idoles [...], on doit agir avec modération et transformer les choses peu à peu. »

« **Quant aux usages qui sont franchement mauvais, il faut les ébranler plutôt par des hochements de tête et des silences que par des paroles, non sans saisir les occasions grâce auxquelles [...] ces usages se laisseront déraciner insensiblement.** »

• « Si le seigneur du lieu n'est pas chrétien [...] renoncez aux processions et aux manifestations publiques trop voyantes en dehors des églises. »

« **Dans la prédication de la parole de Dieu et dans l'administration des sacrements ne donnez lieu à aucun soupçon de vouloir créer du désordre [...] en raison des rassemblements provoqués par l'instruction des fidèles et les cérémonies du culte.** »

• « Et ce que j'admire, c'est qu'en tout ils se gouvernent comme une nation prudente et policée [...]. Mais de voir [...] qu'ils aient pu organiser leurs rites et leurs coutumes en un système si raisonnable de civilisation pour qui sait le comprendre, n'est pas un médiocre motif d'admiration. »

« **Admirez et louez ce qui mérite louange [...]. Vous aurez la prudence [...] de ne rien condamner étourdiment ou avec excès.** »

• « Ils [les bonzes] ont fixé **TOUTES LEURS CÉRÉMONIES ET LA MANIÈRE DE S'Y COMPORTEUR**, avec eux-mêmes comme avec les autres, dans des règles que tous ont acceptées au point que nous aussi nous devons en beaucoup de choses nous en inspirer, car autrement il n'y a pas de religion qui vaille pour les Japonais et nous perdriions notre crédit auprès d'eux. » (p. 87)

« **Ne mettez aucun zèle, n'avancez aucun argument pour convaincre ces peuples de changer LEURS RITES, LEURS COUTUMES ET LEURS MŒURS [...]. Aussi n'y a-t-il pas de plus puissante cause d'éloignement et de haine que d'apporter des changements aux coutumes propres à une nation, principalement à celles qui y ont été pratiquées aussi loin que remontent les souvenirs des anciens.** » *Frère Scubilion de la Reine des Cieux.*

MYSTÈRES JOYEUX

MÉDITATION DES MYSTÈRES DU ROSAIRE À L'ÉCOLE DE SAINTE THÉRÈSE

LA dévotion réparatrice des cinq premiers samedis du mois, établie dans le monde à Pontevedra en 1925 par Notre-Dame de Fatima, est un moyen infaillible d'aller au Ciel puisque la Sainte Vierge a promis à ceux qui la pratiqueraient de leur procurer toutes les grâces nécessaires au salut à l'heure de la mort. Notre-Dame de Fatima est vraiment « *la Porte du Ciel* ».

Sainte Thérèse disait, bien avant cette révélation : « *J'ai cherché le moyen d'aller au Ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle... Je suis trop petite pour monter le rude escalier de la perfection.* » Tel qu'il est établi par les Docteurs du Carmel : saint Jean de la Croix, sainte Thérèse d'Avila, la "grande" sainte Thérèse...

Et cette "petite voie" de la "petite" sainte du carmel de Lisieux, « *c'est le chemin de la confiance et du total abandon* ».

Confiance et abandon jusqu'où ? « *Total* », c'est-à-dire jusqu'à l'héroïsme de toutes les vertus. Encore faut-il d'abord en demander et recevoir la *grâce*.

Auprès de qui ? Du Cœur Immaculé de Marie. Parce que, nous le savons depuis 1917, c'est la dernière « surprise du Bon Dieu », comme dit le pape François lorsqu'il nous exhorte à nous laisser « *surprendre* ».

Dieu veut établir dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de sa divine Mère. C'est tellement « *surprenant* » que le concile Vatican II, c'est-à-dire toute l'Église hiérarchique, a refusé de donner ce « *rôle principal* » à la Sainte Vierge, et prétend ne lui donner qu'un « *rôle subordonné* » (*LUMEN GENTIUM*, n° 68).

C'est tragique, parce que la dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie est le secret du salut. Hors de là, il n'y a qu'Enfer et damnation. La preuve : l'invasion de Satan, l'infestation de l'Église par l'Adversaire de la Vierge Marie, à laquelle nous assistons aujourd'hui.

Pour faire front et ne pas nous laisser entraîner en Enfer, le seul recours institué par le Ciel est la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, qui consiste à nous approprier cette flamme de l'amour qui brûle dans le Cœur Immaculé de Marie, et qui arrache aux flammes de l'Enfer, de la haine infernale déchaînée, ceux qui se consacrent à ce Cœur Immaculé. Comment ?

Par le ministère de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus "miniature de l'Immaculée" ; par la dévotion à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, par la méditation des

quinze mystères du Rosaire prescrite par Notre-Dame à Pontevedra, à l'école de sainte Thérèse.

C'est un trésor inépuisable !

1. L'ANNONCIATION.

« *Réjouis-toi, Marie, comblée de grâce, le Seigneur est avec toi.* » (Lc 1,28)

Recevoir le don de la grâce est le fruit de ce premier mystère.

« *Je suis une toute petite âme que le Bon Dieu a comblée de grâces... Je ne vois pas du tout ma beauté, je ne vois que les grâces que j'ai reçues du Bon Dieu.* » Qui parle ainsi, la Vierge Marie ou sainte Thérèse ?

« *Tu te trompes, écrit-elle à sa cousine, si tu crois que ta petite Thérèse marche toujours avec ardeur dans le chemin de la vertu, elle est faible et bien faible, tous les jours elle en fait une nouvelle expérience ; mais, Marie, Jésus se plaît à lui enseigner comme à saint Paul la science de se glorifier dans ses infirmités, c'est une grande grâce que celle-là, et je prie Jésus de te l'enseigner ; car là seulement se trouvent la paix et le repos du cœur ; quand on se voit si misérable on ne veut plus se considérer et on ne regarde que le Bien-Aimé !* »

Cet "oubli de soi" est le remède au « culte de l'homme » qui a envahi l'Église depuis le Concile et détrôné le culte de Dieu fait homme ; Marie l'a compris et chanté dans son *MAGNIFICAT*, et nous le chantons à vêpres chaque jour que Dieu fait.

« *Ce qui attire le plus de grâces du Bon Dieu, c'est la reconnaissance, car si nous le remercions d'un bienfait, il est touché et s'empresse de nous en faire dix autres... J'en ai fait l'expérience, essayez et vous verrez...* »

Ce n'est pas tout ! « *Le Bon Dieu veut que les saints se communiquent les uns aux autres la grâce par la prière, afin qu'au Ciel ils s'aiment d'un grand amour, d'un amour bien plus grand encore que celui de la famille, même la famille la plus unie de la terre [comme était la famille Martin]. Combien de fois ai-je pensé que je pouvais devoir toutes les grâces que j'ai reçues aux prières d'une âme que je ne connaîtrai qu'au Ciel. Au Ciel, on ne rencontrera plus de regards indifférents, parce que tous les élus reconnaîtront qu'ils se doivent entre eux les grâces qui leur ont mérité la couronne.*

« *Ô Jésus ! que ne puis-je dire à toutes les petites âmes combien ta condescendance est ineffable... Je sais que si par impossible tu trouvais une âme plus*

faible, plus petite que la mienne, tu te plainrais à la combler de faveurs plus grandes encore, si elle s'abandonnait avec une entière confiance à ta miséricorde infinie. » Dans son *MAGNIFICAT*, la Vierge Marie ne dit pas autre chose : Elle se glorifie de sa « bassesse », et Thérèse de même, glorifiée au point de devenir la « Reine d'un Empire », comme disait notre Père. Une reine investie d'une puissance singulière :

*« Mon Ciel est de pouvoir attirer sur les âmes...
Les grâces de Jésus et ses divines flammes,
Qui savent embraser et réjouir les cœurs. »*

2. VISITATION.

« Marie se rendit en hâte vers le haut pays, dans une ville de Juda. Elle entra chez Zacharie et salua Élisabeth. » (Lc 1,39-40)

*« Tu me le fais sentir, ce n'est pas impossible
De marcher sur tes pas, ô Reine des élus...
Chez sainte Élisabeth recevant ta visite
J'apprends à pratiquer l'ardente charité. »*

« La charité fraternelle, c'est tout sur la terre. On aime le Bon Dieu dans la mesure où on la pratique. Se replier sur soi-même, cela stérilise l'âme ! Il faut se hâter de courir aux œuvres de charité. » Par exemple en aidant sœur Saint-Pierre, la vieille sœur incommode :

« Parfois, on est si mal chez soi, dans son intérieur, qu'il faut promptement en sortir. Le Bon Dieu ne nous oblige pas à rester en notre compagnie, au contraire. Il permet souvent qu'elle nous soit désagréable afin que nous la quittions. »

Ça, c'est l'expérience décisive. Ce que notre Père appelle, dans ses *MÉMOIRES ET RÉCITS*, « la honte de moi », qu'il éprouva si profondément toute sa vie.

« Je ne sais pas d'autre moyen en ce cas, que de sortir de chez soi et d'aller rendre visite à Jésus et Marie en courant aux œuvres de charité. »

Toute l'œuvre de notre Père, toute la Contre-Réforme catholique est née de là, comme une application à imiter sainte Thérèse :

« J'ai compris que la charité ne doit point rester enfermée dans le fond du cœur : "Personne, a dit Jésus, n'allume un flambeau pour le mettre sous le boisseau, mais on le met sur le chandelier afin qu'il éclaire tous ceux qui sont dans la maison." Il me semble que ce flambeau représente la charité qui doit éclairer, réjouir non seulement ceux qui me sont les plus chers, mais tous ceux qui sont dans la maison sans excepter personne.

« Partagez votre pain, c'est-à-dire donnez de vous-même, faites entrer dans votre maison, prodiguez-vous, donnez de vos biens : votre tranquillité, votre repos à ceux qui ne savent où se retirer, qui sont pauvres...

« Une parole, un sourire aimable suffisent souvent pour épanouir une âme triste. » Thérèse en a fait l'expérience lorsque la Sainte Vierge l'a guérie d'un sourire. *« Je veux être aimable avec tout le monde pour réjouir Jésus... Quel festin pourrait offrir une carmélite à ses sœurs si ce n'est un festin spirituel composé de charité aimable et joyeuse ?*

« Oui, je le sens, lorsque je suis charitable, c'est Jésus seul qui agit en moi ; plus je suis unie à Lui, plus aussi j'aime toutes mes sœurs.

*« La charité me presse
Car je te vois dans les âmes mes sœurs.
La charité, voilà ma seule étoile...
Je vis d'amour ! »*

3. NOËL !

« Vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une crèche. » (Lc 2,12)

Recevoir l'esprit d'enfance, tel est le fruit de ce mystère de la Nativité d'un Dieu fait homme. Sainte Thérèse nous en communique le secret :

*« Quand je vois l'Éternel enveloppé de langes,
Ô ma Mère chérie, je n'envie plus les anges...
Auprès de toi, Marie, j'aime à rester petite. »*

Sur des images de Noël qu'elle peignait, elle écrivait :
*« Jésus, qui vous a fait si petit ?
– L'Amour ! »*

« L'esprit d'enfance », ce n'est pas de l'enfantillage. C'est une FORCE divine qui habitait la Sainte Vierge, l'Immaculée Conception, la *Bambina*, dès sa naissance, et qui envahit Thérèse à l'âge de quatorze ans.

« En cette nuit lumineuse qui éclaire les délices de la Trinité Sainte, Jésus, le doux petit Enfant d'une heure, changea la nuit de mon âme en torrents de lumière... En cette nuit où Il se fit faible et souffrant pour mon amour, il me rendit forte et courageuse...

« Ce fut le 25 décembre 1886 que je reçus la grâce de sortir de l'enfance, en un mot la grâce de ma complète conversion. Nous revenions de la messe de minuit où j'avais eu le bonheur de recevoir le Dieu fort et puissant. En arrivant aux Buissonnets je me réjouissais d'aller prendre mes souliers dans la cheminée, cet antique usage nous avait causé tant de joie pendant notre enfance que Céline voulait continuer à me traiter comme un bébé puisque j'étais la plus petite de la famille... Papa aimait à voir mon bonheur, à entendre mes cris de joie en tirant chaque surprise des souliers enchantés, et la gaieté de mon Roi chéri augmentait beaucoup mon bonheur, mais Jésus voulant me montrer que je devais me défaire des défauts de l'enfance m'en retira aussi les innocentes joies ; il permit que Papa, fatigué de la messe de minuit, éprouvât de l'ennui en voyant mes souliers dans la cheminée et qu'il dît ces paroles qui me

percèrent le cœur : « Enfin, heureusement que c'est la dernière année !... » Puisque son entrée au Carmel est décidée, mais qu'elle n'obtiendra que le 9 avril 1888.

« Je montais alors l'escalier pour aller défaire mon chapeau, Céline connaissant ma sensibilité et voyant des larmes briller dans mes yeux eut aussi bien envie d'en verser, car elle m'aimait beaucoup et comprenait mon chagrin : « Ô Thérèse ! me dit-elle, ne descends pas, cela te ferait trop de peine de regarder tout de suite dans tes souliers. » Mais Thérèse n'était plus la même, Jésus avait changé son cœur ! Refoulant mes larmes, je descendis rapidement l'escalier et comprimant les battements de mon cœur, je pris mes souliers et les posant devant Papa, je tirai joyeusement tous les objets, ayant l'air heureuse comme une reine. Papa riait, il était aussi redevenu joyeux et Céline croyait rêver !... Heureusement c'était une douce réalité, la petite Thérèse avait retrouvé la force d'âme qu'elle avait perdue à quatre ans et demi [à la mort de sa mère] et c'était pour toujours qu'elle devait la conserver !... »

« En cette nuit où Il se fit faible et souffrant pour mon amour, Il me rendit forte et courageuse, Il me revêtit de ses armes et depuis cette nuit bénie je ne fus vaincue en aucun combat, mais au contraire je marchai de victoire en victoire et commençai pour ainsi dire « une course de géant ! » [« terrible comme une armée rangée en bataille » : dix ans... pour monter jusqu'au Ciel !] La source de mes larmes fut tarie et ne s'ouvrit depuis que rarement. »

Notre Père commente :

« Vous lirez cela et vous l'adapterez à votre conduite. Il y a des religieux et des religieuses qui passent leur vie monastique dans des petits brimborions comme cela : je désire faire ceci, je désire faire cela ; est-ce qu'on m'a vu quand j'ai fait ceci, est-ce que j'ai donné le bon exemple ? Etc. Perpétuellement des enfantillages et après, c'est trop tard pour m'en corriger.

« À chacun de nous de demander cette grâce. Que cela nous soit donné, résolument, décidément, carrément. » (Notre Père, 26 septembre 1992)

Par l'intercession du cœur de sainte Thérèse, miniature du Cœur Immaculé de Marie.

4. PRÉSENTATION AU TEMPLE.

« Quand les parents apportèrent le petit Enfant Jésus... Siméon le reçut dans ses bras. » (Lc 2, 27-28)

Sainte Thérèse s'applique ce mystère comme une conséquence de la grâce reçue à Noël : il lui faut « recevoir l'élan de l'offrande » que font Marie et Joseph en présentant leur Enfant à Siméon pour un sacrifice que celui-ci leur annonce.

« Je me suis offerte à Jésus afin qu'il accomplisse parfaitement en moi sa volonté, sans que jamais les créatures y mettent obstacle. »

« Je ne suis qu'une enfant impuissante et faible, cependant, c'est ma faiblesse même qui me donne l'audace de m'offrir en victime à ton Amour, ô Jésus !... Autrefois, pour satisfaire la justice divine, il fallait des victimes parfaites, mais à la loi de crainte a succédé la loi d'Amour, et l'Amour m'a choisie pour holocauste, moi faible et imparfaite créature... Oui, pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse, qu'il s'abaisse jusqu'au néant, et qu'il transforme en feu ce néant. »

C'est dire que ce feu est purification. Et c'est bien ce que promettait le prophète Malachie, cité à la fête de la Purification : (Ml 3, 1-4), purification de nous, mais pas de Marie, puisque Marie est Immaculée dès sa naissance, et même bien avant, dès sa conception, à l'origine des temps.

« Ô Jésus, je le sais, l'amour ne se paie que par l'Amour... Moi, je suis l'Enfant de l'Église... Ce que demande ce petit enfant, c'est l'Amour... Mais comment témoignera-t-il son Amour, puisque l'Amour se prouve par des œuvres ? Eh bien ! le petit enfant jettera des fleurs... Oui, mon Bien-Aimé, je n'ai d'autre moyen de te prouver mon amour, que de jeter des fleurs, c'est-à-dire de ne laisser échapper aucun petit sacrifice, aucun regard, aucune parole, de profiter de toutes les plus petites choses et de les faire par amour... Je veux souffrir par amour et même jouir par amour. »

Par amour de qui, de quoi ?

« Mon seul Amour, c'est Toi, Seigneur !... »

Tu veux mon cœur Jésus, je te le donne.

Tous mes désirs, je te les abandonne. »

« Jésus veut que tout soit pour Lui... Eh ! bien tout sera pour Lui, tout, même quand je ne sentirai rien à pouvoir lui offrir ; alors, comme ce soir, je lui donnerai ce rien !... »

« Depuis longtemps je ne m'appartiens plus, je me suis livrée totalement à Jésus, il est donc libre de faire de moi ce qu'il lui plaît. »

« Le mérite ne consiste pas à faire ni à donner beaucoup, mais plutôt à recevoir, à aimer beaucoup... Jésus dit que c'est bien plus doux de donner que de recevoir, et c'est vrai, mais alors quand Il veut prendre pour Lui la douceur de donner, ce ne serait pas gracieux de refuser. Laissons le prendre et donner tout ce qu'il voudra ; la perfection consiste à faire sa volonté, et l'âme qui se livre entièrement à Lui est appelée par Jésus Lui-même : « Sa mère, sa sœur », et toute sa famille. »

5. LA VIE CACHÉE À NAZARETH.

« Il revint à Nazareth, et il leur était soumis. Il croissait en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » (Lc 2, 51-52)

Fruit de ce mystère : recevoir la sagesse de la vie cachée.

« *Le Roi de la Patrie au brillant soleil est venu vivre trente-trois ans dans le pays des ténèbres ; hélas ! les ténèbres n'ont point compris que ce divin Roi était la lumière du monde... Mais, Seigneur, votre enfant l'a comprise cette divine lumière...* »

« *Jésus est un trésor caché, un bien inestimable que peu d'âmes savent trouver, car il est caché et le monde aime ce qui brille... Pour trouver une chose cachée, il faut se cacher soi-même, notre vie doit donc être un mystère, il nous faut ressembler à Jésus, à Jésus dont le visage était caché... "Voulez-vous apprendre quelque chose qui vous serve, dit L'IMITATION : Aimez à être ignoré et compté pour rien..."* »

« *Je veux me cacher sur la terre
Être en tout la dernière
Pour toi, Jésus !* »

« *Ta Face est ma seule richesse...
En elle me cachant sans cesse,
Je te ressemblerai, Jésus !* »

« *Que je suis heureuse d'être pour toujours prisonnière au Carmel, je n'ai pas envie d'aller à Lourdes*

pour avoir des extases, je préfère "la monotonie du sacrifice" ! Quel bonheur d'être si bien cachée que personne ne pense à vous !... d'être inconnue même aux personnes qui vivent avec vous... »

« *J'ai reconnu par expérience que le bonheur ne consiste qu'à se cacher, à rester dans l'ignorance des choses créées.* »

« *Pour moi, j'avoue que je n'ai jamais recherché la gloire. Le mépris avait de l'attrait pour mon cœur, mais, ayant reconnu que c'était encore trop glorieux, je me suis passionnée pour l'oubli. Oui, je désire d'être oubliée, et non seulement des créatures, mais aussi de moi-même. Je tâche de ne plus m'occuper de moi-même en rien.* »

« *Quel privilège d'être méconnue sur la terre !... Ah ! les pensées du Bon Dieu ne sont pas nos pensées ; si elles l'étaient notre vie ne serait qu'une hymne de reconnaissance !...* »

« *Mon Ciel est de sourire à ce Dieu que j'adore.
Lorsqu'Il veut se cacher pour éprouver ma foi,
Souffrir en attendant qu'Il me regarde encore,
Voilà mon Ciel à moi !...* »

(père Bruno de Jésus-Marie.)

EXTRAIT DE L'HISTOIRE D'UNE "PETITE ÂME" QUI A TRAVERSÉ UNE FOURNAISE

SOUS ce titre, sœur Geneviève (Céline), la sœur de sainte Thérèse, adressait ses propres souvenirs à sa supérieure, mère Marie-Ange de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face. Comparant sa conduite à celle de sa petite sœur, elle écrivait :

« Dans la mienne, c'était la voix de la nature qui se faisait entendre et dans celle de Thérèse la voix de la grâce qui se révélait. Nul doute que l'une soit beaucoup plus parfaite que l'autre puisque Bossuet va jusqu'à dire : "*Si Adam et Ève avaient pu avouer humblement leur faute, qui sait jusqu'où se serait portée la miséricorde de Dieu ?*" semblant par là se demander si Dieu n'eût point pardonné sans exiger le tribut de pénitence imposé à la race humaine.

« Oh ! oui, qu'elle était belle en toutes ses démarches, ma petite sœur chérie ! Aussi je l'aimais au-delà de tout ce que je puis dire. Je l'avais surnommée "*Ange incarné*" et ne pouvais souffrir être séparée de mon Ange une seule minute. De



son côté, c'était le même attachement pour moi et maman disait de nous : "*Ces deux petites sont inséparables, on n'a jamais vu des enfants tant s'aimer...*" Nous ne pouvions, en effet, vivre l'une sans l'autre, toute la journée nous jouions ensemble dans le jardin nous amusant surtout à ramasser les petites paillettes brillantes qui se trouvent dans le sable de granit, et pendant ce temps nous parlions du Bon Dieu et de nos pratiques de vertu. Cette conversation continuait même ailleurs que dans la solitude, car maman écrivait : "*L'autre jour les petites étaient chez l'épicier,*

Thérèse parlait de ses pratiques avec sa sœur et discutait fort avec elle. La dame a dit à Louise : Qu'est-ce qu'elle veut donc dire ? Quand elle joue dans le jardin on n'entend parler que de pratiques ; il y a une voisine qui avance la tête par sa fenêtre pour essayer de comprendre ce que veut dire ce débat de pratiques." »

(Manuscrits de 1909 et 1931, archives du Carmel de Lisieux.)

LES MONUMENTS FRANÇAIS DE NOTRE ADMIRABLE CHRÉTIENTÉ

LE dimanche 13 janvier, nos frères François et Louis-Gonzague accompagnés d'une bonne centaine d'amis, étudiants, parents et enfants, se rendirent au palais de Chaillot, pour une visite de l'ancien *Musée des monuments français*, devenu depuis environ dix ans la *Cité de l'architecture et du patrimoine*.

Jusqu'au 4 mars, sous les termes voilés et "culturellement corrects" de « *Chronique d'un rêve de pierres* », une exposition est consacrée au CRAC DES CHEVALIERS, la plus formidable des forteresses médiévales, située en Syrie, à l'ouest de Homs, à quelques kilomètres de la frontière libanaise. Sous le rapport de leur génie architectural et militaire, il s'agissait pour une fois d'exalter les Croisades, ou du moins de ne pas en avoir honte. Le mérite des deux commissaires de l'exposition, Jean-Marc Hofman et Emmanuel Pénicaud, est d'autant plus grand que la salle du musée, consacrée aux Croisades, fut fermée il y a une vingtaine d'années par crainte des musulmans, et plus encore par le laïc souci – républicain et conciliaire (*Nostra aetate*) – du *bien vivre ensemble*...

UN HISTORIEN ET ARCHÉOLOGUE CATHOLIQUE.

Si toutes les ressources de la technique allaient, de fait, servir la bonne cause, elles furent heureusement complétées par les explications de frère François, qui avait composé à cet effet un livret des plus pédagogiques. Il commença tout d'abord par présenter le musée, et celui qui en fut la cheville ouvrière :

Diplômé de l'École nationale des chartes, historien et archéologue du Moyen Âge, Paul Deschamps (1888-1974) était avant tout un fervent catholique. Il admirait immensément la Chrétienté médiévale, savait ce qu'elle devait à la nation française, Fille aînée de l'Église, ainsi qu'à ses rois très chrétiens. Il voulut donc faire apprécier au grand public tous les chefs-d'œuvre de cette époque, fruit de la grâce divine et du travail des hommes.

Alors qu'en 1920 la Syrie passe sous mandat français et que le très chrétien général Gouraud devient haut-commissaire de la France au Levant, Paul Deschamps va sous son autorité et avec son appui réunir une poignée d'érudits et d'architectes pour explorer les forteresses construites par les Croisés. Quand Paul Deschamps vit pour la première fois le Crac des chevaliers, ce fut un choc, un éblouissement : il va en faire l'étude approfondie, organiser sa restauration et, comme nous sommes à la belle époque de l'Empire français, il va pour ainsi dire révéler l'existence de cette fascinante forteresse à la métropole lors des expositions coloniales des années trente.

En 1937, c'est encore sous l'impulsion de Paul Deschamps que le Musée de la sculpture comparée (1882) qui exposait des œuvres de différentes nations, est transformé en MUSÉE DES MONUMENTS FRANÇAIS. Exclusivement consacré au patrimoine architectural français, et donc catholique, on y trouve exposés, grandeur nature, des moulages des tympanes de nos cathédrales, basiliques et abbatiales. Des merveilles pour ainsi dire à la portée de la main, facilement observables.

UNE HISTOIRE VIVANTE, TOUJOURS ACTUELLE.

La présentation officielle du musée est certes suggestive et veut susciter l'enthousiasme : « Le musée des monuments français propose une histoire vivante de l'art de bâtir, du onzième siècle à nos jours. Il offre à ses visiteurs un voyage, dans l'espace et dans le temps : de la basilique de Vézelay en Bourgogne, exemple remarquable de l'utilisation du décor sculpté dans l'architecture romane du douzième siècle, au plafond peint de la coupole de la cathédrale de Cahors, au quatorzième siècle, qui constitue l'un des rares exemples de peinture monumentale gothique, conservée aujourd'hui en Europe... »

Nos frères, eux, attirèrent l'attention de nos amis sur les sources mystiques et politiques de toutes ces beautés, et insistèrent sur leur actualité. Ils les réinsérèrent dans le tissu relationnel de leur histoire, et leur rendirent vie pour ainsi dire, à l'école de notre Père, qui est celle aussi de Notre-Dame de Fatima. Car « *dans cette immense lumière qui est Dieu* », où le passé, le présent, l'avenir ne font qu'un, ces trésors d'architecture ne sont pas les témoins morts d'un passé révolu ni les œuvres de spécialistes de l'art pour l'art. Ils sont l'expression toujours vivante de la foi, de l'espérance et de la charité de toute une société illuminée, vivifiée, dirigée par Dieu et ses "prolongements terrestres" : sainte Église catholique, saints rois très chrétiens et bon peuple de France, tous cheminant et progressant de siècle en siècle, au gré ou au péril d'une histoire, dont les grandes étapes sont révélées dans le livre de l'Apocalypse.

Avec la voix des artisans qui les ont sculptées, amplifiée par celle, immense, des foules qui les ont contemplées avec admiration et qui ont prié par elles et en elles, ces pierres "crient" toujours que notre Bon Dieu est le Dieu-Verbe incarné, vivant et vrai, qu'il est juste, bon et nécessaire de croire, d'espérer en lui, de l'aimer, et par conséquent de défendre ses intérêts ici-bas, toujours menacés par son adversaire, le Diable.

LA FOI DE NOS PÈRES.

Avant d'en arriver à la grande épopée des Croisades et au Crac des chevaliers, nos frères voulurent que nos amis comprennent combien celles-ci n'avaient été que la projection du plus biblique et du plus évangélique des christianismes, gravé dans la pierre par les "bâisseurs de cathédrales". La visite commença donc par les salles où étaient exposées les reproductions moulées de plusieurs tympans, chefs-d'œuvres de notre "Moyen Âge": un véritable catéchisme en images ! L'exposé des *fondamentaux* de notre religion, ceux-là mêmes que les apparitions et le message de Notre-Dame de Fatima ne cessent de rappeler à notre génération conciliaire qui n'en veut plus.

C'est ainsi que tous furent saisis par le tympan de l'abbatiale de Conques (Aveyron) avec son impressionnant *Jugement dernier* où l'on peut voir, au milieu de la foule bien ordonnée des élus, saint Charlemagne. Mais à la gauche du Christ en gloire, grouillent les réprouvés ; ils sont précipités en enfer où chaque vice trouve son supplice : l'orgueilleux chevalier est désarçonné et précipité la tête la première, l'usurier est pendu avec sa bourse pesante au cou, un couple adultère léché par les flammes, tandis qu'un abbé avec mitre et crosse se prosterne devant un démon... Le tympan de la cathédrale d'Autun ajoutera l'ivrogne tapant sur un tonneau vide tandis que de l'autre côté du Christ, saint Pierre aide un élu à monter au Ciel.

Moralité : l'enfer existe, je peux y tomber si je me conduis mal... Mais l'Église ne manque pas à son devoir et elle incite ses enfants à produire de « dignes fruits de pénitence », en partant par exemple pour la Croisade et gagner ainsi l'indulgence plénière qui y était attachée... Et puis le Bon Dieu est bon, le Christ dans toute sa gloire royale prend plaisir à voir les élus monter au Ciel. Saint Michel y aide beaucoup, la Sainte Vierge aussi, Elle qui est reine puissante, couronnée au plus haut dans les Cieux par le Père et le Fils. Elle a évidemment « le rôle principal », et bien avant saint Maximilien Kolbe, les bâisseurs de cathédrales, les sculpteurs, les peintres, les poètes, et tous les pauvres pécheurs et larrons du Moyen Âge savaient d'expérience que le Bon Dieu lui avait confié tout l'ordre la Miséricorde...

Après les visions de l'Apocalypse représentées sur le tympan de l'église Saint-Pierre de Moissac, fille de Cluny, c'est le grand tympan du narthex de l'abbaye de Vézelay qui attire l'attention de frère Louis-Gonzague. Vézelay, ce seul nom nous parle de sainte Marie-Madeleine, de ses reliques et de la bonté de ses miracles.

Notre frère s'attarda à détailler ce tympan qui représente la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres. Il est d'une grande richesse théologique et, qui plus

est, à contre-courant du concile Vatican II et du *CATÉCHISME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE* (CEC).

Au centre siège le Christ en gloire. De ses longs doigts fusent des rayons lumineux qui se répandent sur la tête des Apôtres. C'est donc Lui, Jésus, qui communique le Saint-Esprit à ses douze Apôtres, afin qu'ils aillent eux et leurs successeurs, l'Église catholique et hiérarchique, dans le monde entier proclamer la Bonne Nouvelle du salut, apportée par Lui seul, Jésus de Nazareth, à toute la création : « *Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné.* » (Mc 16,16)

L'Esprit-Saint n'est donc pas vague, indéfini, inter-religieux (cf. *LIBER ACCUSATIONIS III. Sixième hérésie du CEC : erreur sur le Saint-Esprit, animateur du monde nouveau*), c'est l'Esprit qui procède du Père et du Fils, c'est l'Esprit de Jésus. Magnifique figuration de ce qui fut pour l'abbé de Nantes, notre Père, un grand combat théologique.

Grâce au livret explicatif, chacun put admirer et comprendre le symbolisme des personnages ou des événements évangéliques figurés sur ce tympan, et autre linteau, voussure, etc.

CLUNY.

Le groupe de nos amis progressait, les tout-petits avaient hâte d'en arriver au château. Mais la maquette de l'abbatiale de Cluny les sidéra et leur fit bien écouter les explications de frère Louis-Gonzague.

L'abbaye de Cluny, fondée en 909, fut gouvernée par une suite de saints abbés : saint Odon, saint Mayeul, saint Odilon. Saint Hugues entreprit en 1088 la construction d'une nouvelle abbatiale, qui fut le plus grand édifice de la Chrétienté et qui le demeura jusqu'à la reconstruction de Saint-Pierre de Rome au seizième siècle. Sa longueur intérieure était de cent soixante-dix-sept mètres. Sa nef était d'une élévation exceptionnelle dans l'art roman : trente mètres sous la voûte en berceau. En outre, elle était largement éclairée parce qu'on avait pratiqué de grandes ouvertures dans les murs latéraux. Or, la voûte en berceau a le grave inconvénient d'exercer sur les murs latéraux une poussée qui tend à les écarter. À Cluny, les murs latéraux n'y résistèrent pas et la nef s'effondra en 1125. Aussitôt reconstruite, ce fut probablement à Cluny, que pour la première fois on substitua l'arc brisé à l'arc en plein cintre. Cet immense édifice comptera plus de mille chapiteaux sculptés, sans parler des « *pierres vivantes* » : les mille cinq cents monastères et dix mille moines issus de la congrégation de Cluny.

La Révolution française et l'Empire vont s'acharner à la destruction de ce témoin gênant de la Chrétienté ; de ses sept clochers, un seul est resté debout. Depuis lors, les pierres de cette abbaye en ruine ne cessaient de crier à chaque génération leur malheur

présent, leur gloire d'antan, et leur espérance d'une résurrection. C'est seulement dans les années trente qu'un « jeune de France », Georges de Nantes, a compris leur message :

« Bernon fonde Cluny en 909 [...]. Guillaume d'Aquitaine, comte de Mâcon, eut l'idée neuve de faire hommage du nouveau monastère et de ses terres en don perpétuel au Saint-Siège, les soustrayant ainsi aux convoitises, empiètements et pressures des seigneurs environnants, des évêques et peut-être quelque jour du roi lui-même ! Coup de génie politique qu'inspirait un sentiment très fort de la suprématie du Pontife romain, grâce auquel Cluny va prendre la tête de la renaissance bénédictine par toute la Chrétienté et devenir, pour l'an mille, cette forêt de piliers et de colonnes qui soutiendront l'édifice prestigieux de l'ordre féodal et royal, plus que français, moins qu'impérial, européen [...].

« À partir de 909, l'Histoire me parle, elle me concerne et m'appelle, elle m'éclaire et m'aide. Cluny est sur la route de Chônas à Glux, celle de nos transhumances enfantines, entre le château de mon Père et celui de ma grand-mère. Son histoire est celle de mon univers ; j'ai aperçu ses clochers échappés à la ruine, en passant. Et par bonheur, la grande idée de ses abbés de légende, Odon, Mayeul, Odilon, appartient à la vision qui m'a été inculquée de notre ordre catholique et français, comme sa clef de voûte. Serait-il dès lors insensé de dire que ma vocation s'originait, naissait là, dans cette fondation de Cluny que dix siècles ne séparaient pas autant de nous qu'ils nous y unissaient [...] ?

« Je ne vis pas mille ans en arrière comme m'en brocardaient mes confrères. Je vis de ces mille ans qui ont bâti mon univers – et le leur, hélas ! qui leur indiffère à moins qu'il ne leur soit étranger et ennemi –, et qui lui ont mérité de Dieu et de son Christ de survivre. J'y puise toute ma sagesse, à leurs cent cinquante vérités et bontés, beautés humaines et chrétiennes, ou pour mieux dire monastiques et monarchiques. » (*MÉMOIRES ET RÉCITS*, t. 2, p. 189 : *Cluny entre Chônas et Glux*)

C'est ainsi qu'en avant-garde de la grande apostasie, seul de sa génération et raillé par ses confrères, l'abbé de Nantes, *docteur mystique de la foi catholique*, reçut la vocation de « reconstruire », mais « à chaud et à sable » d'une doctrine totale, la splendeur de cet ordre humain et divin dont Cluny fut une des plus belles réalisations. Le prochain camp de la Phalange, au titre évocateur : *Cathédrale de lumière*, nous en instruisa avec bonheur.

LA CROISADE

Émerveillement des enfants en pénétrant dans l'exposition sur le Crac des chevaliers : une immense

maquette, des photos, des films, etc. Comme il ne fallait pas en rester à la superficie des considérations esthétiques ou techniques, nos frères leur expliquèrent donc ce que furent en toute vérité les Croisades.

En 1078, Jérusalem passe aux mains des Turcs seldjoukides, les chrétiens y sont persécutés, l'accès des Lieux saints est interdit aux pèlerins. Le 27 novembre 1095, alors que se déroule le concile de Clermont, le pape Urbain II prêche la Croisade : après avoir fait un tableau navrant des persécutions et des massacres subis par les chrétiens d'Orient, il adjure les princes et la noblesse de cesser leurs luttes fratricides et de prendre les armes pour aller secourir leurs frères d'Orient que l'on assassine impunément. En 1096, un élan d'enthousiasme soulève la Chrétienté. Le 14 juillet 1099, Jérusalem est vigoureusement attaquée, le lendemain la ville tombe aux mains des Croisés.

La Croisade fut donc une œuvre de l'Église « catholique et hiérarchique », hautement louée jusqu'aux jours du funeste concile Vatican II ; l'abbé de Nantes, notre bienheureux Père, l'a parfaitement résumée dans le point 44 des *150 POINTS*, qui traite de l'extension du Royaume de Dieu :

« La Croisade protège et garantit *la mission et la colonisation* [cf. *supra*, p. 2-21]. Elle est une défense de la Chrétienté établie, elle est une menace pour les tyrans qui feraient obstacle à l'Évangile et persécuteraient les missionnaires et leurs nouveaux chrétiens, elle est parfois décrétée pour la destruction des pouvoirs persécuteurs et esclavagistes qui interdisent

COMME il arrive souvent, le spectacle de notre groupe CRC édifie, réconforte. Deux jeunes filles, deux Marie, Neige et Hélène, furent cette fois-ci, les instruments de la grâce :

« Marie Neige et moi avons été interpellées par une vieille dame. Elle nous a d'abord demandé où nous nous étions procuré nos livrets et je lui ai offert le mien. Elle nous a raconté qu'elle était née en Algérie, et avait été élevée par des religieuses et des jésuites. Elle était très heureuse d'entendre les explications de frère François, d'autant plus qu'elle avait été très choquée par le discours d'un rabbin qui avait comparé la charria et les Croisades lors d'une récente réunion interreligieuse.

« Nous avons donc discuté des Croisades, elle nous a expliqué avec beaucoup de conviction que nous n'avions été en Orient que pour défendre les pèlerins et la Terre sainte ! Vous pensez si nous étions d'accord ! Cela lui faisait visiblement très plaisir de parler avec nous. Elle nous a dit avoir l'impression de vivre dans un monde de fous. Et constater qu'elle n'était pas seule à penser la vérité l'a réconfortée. Elle nous a bien encouragées à ne pas changer dans nos convictions ! »

la prédication de l'Évangile et l'instauration pacifique des mœurs chrétiennes, parce qu'ils font régner une terreur sanguinaire sur des peuples sans défense.»

LE CRAC DES MOINES-CHEVALIERS

Crac ou Krak ? L'appellation « Crac des chevaliers » tire son origine de l'existence sur ce site d'une petite forteresse construite par des Kurdes à la solde de l'émir d'Homs. Le mot Crac ou Crat francise le mot latin *cratum*, par lequel les Croisés traduisirent l'expression arabe *ḥiṣn'al-akrād*, littéralement « la forteresse des Kurdes ». Ils ne conservèrent que le mot *akrād* qui devint *cratum* par aphérèse (modification phonétique impliquant la perte d'un ou plusieurs phonèmes au début d'un mot). Tous les textes latins et français du Moyen âge emploient le C et non le K. Paul Deschamps a donc rejeté l'erreur apparue à la fin du dix-neuvième siècle d'écrire le mot avec un K.

Les Croisés le prirent d'assaut en 1099, lors de la première Croisade, alors qu'ils descendaient vers Jérusalem. Puis Tancrede, régent d'Antioche, s'en empara définitivement dix ans plus tard en 1109. Le comte de Tripoli, Raymond de Toulouse, y installa une garnison franque. N'ayant pas les moyens d'entreprendre d'importants travaux pour renforcer ses fortifications, le comte Raymond II, de Tripoli, le confia en 1142 à la garde de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, appelé communément « les Hospitaliers ».

Ces religieux devinrent à cette époque un ordre militaire. La communauté était composée de trois catégories de religieux qui observaient les trois vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. Les frères chevaliers et les frères sergents maniaient les armes, il leur était attribué les charges militaires, tandis que les frères chapelains, prêtres, célébraient l'office monastique, implorant des grâces pour leurs frères qui luttèrent les armes à la main contre les incursions et invasions musulmanes. Religieux avant tout, les moines-chevaliers commencèrent par bâtir la chapelle, puis ils poursuivirent des travaux de fortification pendant plus d'un siècle en améliorant sans cesse les défenses du château. Le Crac sera une place forte parmi les plus perfectionnées du Moyen Âge.

Le Crac accueillait soixante moines-chevaliers : chacun avait un sergent d'armes franc, ainsi qu'un valet. Ces moines-chevaliers vivaient au cœur de la forteresse. Tout autour étaient cantonnées des troupes auxiliaires, constituées de Turcoples (combattants auxiliaires habillés à la turque), mercenaires à cheval, et de piétons autochtones : arabes chrétiens, grecs, arméniens, et même des musulmans. Selon les chroniqueurs, il y eut jusqu'à deux mille personnes dans la forteresse et ses abords.

Les Hospitaliers ayant mis en valeur la plaine de la Boquée en l'irriguant grâce aux torrents et rivières qui descendaient des montagnes, de nombreuses exploi-

tations agricoles leur appartenaient et assuraient leur ravitaillement. La garnison possédait ainsi une réserve de vivres pour cinq ans.

UNE PLACE FORTE STRATÉGIQUE.

La forteresse est construite sur une colline de sept cents mètres de haut aux flancs abrupts. De gros travaux de terrassement ont encore renforcé cet avantage naturel : longue de trois cents mètres et large de cent cinquante mètres en son milieu, très haute, elle domine les alentours, ce qui la rendit imprenable.

Son importance stratégique tenait d'abord à sa position géographique. En effet, le Crac était un nœud principal dans le maillage des forteresses qui assuraient la défense des territoires francs. Du haut de ses tours, on apercevait les places fortes de Chastel Blanc à l'est et de Gibelacar au sud. Des feux d'alarme pouvaient être allumés et prévenir de proche en proche, en cas d'attaque, toutes les forteresses du comté de Tripoli.

Le roi de Hongrie André II se félicitait du rôle stratégique du Crac, « *la clef des terres chrétiennes* », tandis que le chroniqueur musulman Ibn al-Athîr déplorait cet « *os en travers de la gorge des musulmans* ». Saladin eut beau infliger de nombreuses défaites aux Croisés, il ne put s'emparer du Crac des chevaliers. Fort de sa victoire à Hattin (3-4 juillet 1187), et disposant d'une armée de près de 40 000 hommes, il décida de ne pas l'attaquer, car il savait l'entreprise hasardeuse. Les Hospitaliers organisèrent ensuite de nombreux raids sur les convois d'approvisionnement de son arrière-garde, ce qui le gêna considérablement.

Étant à la frontière entre les royaumes des Croisés et les terres musulmanes, le Crac était une base idéale pour se défendre ou pour attaquer. En 1230, l'émir de Homs refusait de payer son tribut au comte de Tripoli. Templiers et Hospitaliers rassemblèrent au Crac une armée de trois cents cavaliers et 2 700 piétons, puis ils lancèrent une série de raids autour de Homs jusqu'à ce que l'émir cède. Le Crac servait ainsi de point de repli une fois l'attaque effectuée.

Au treizième siècle, Saint Louis renforça et perfectionna de nombreuses forteresses de Terre sainte. Il n'a pas lui-même travaillé pour le Crac, comme il le fit pour d'autres places fortes, mais il inspira la construction de la deuxième enceinte concentrique, entièrement indépendante. Toutes les attaques contre cette énorme forteresse furent repoussées. Jamais les musulmans ne purent s'en emparer par la force, mais c'est par ruse qu'elle tomba. En 1271, un an après la mort de Saint Louis, Baybars attaqua la forteresse. Le sultan sachant qu'il n'arriverait pas à prendre l'enceinte intérieure, bien qu'elle ne fût plus défendue que par trois cents hommes, envoya une fausse missive, émanant prétendument du grand maître des Hospitaliers, et qui enjoignait aux assiégés de se rendre. C'est ainsi, hélas !

que le 8 avril 1271, la citadelle fut occupée par les Mamelouks. Ils transformèrent la chapelle en mosquée et, vingt ans plus tard, en 1291, la prise de Saint-Jean d'Acre marqua la fin des États francs d'Orient.

LE CRAC REDEVIENT FRANÇAIS (1920-1949).

En 1920, la Syrie étant passée sous contrôle du "mandat français", le général Henri Gouraud, désigné comme le haut-commissaire de la France au Levant, arrive dans ce pays avec « un esprit de croisé qui unit la colonisation et la mission ». Frère Jean-Duns lui a consacré de très belles pages (*IL EST RESSUSCITÉ*, n° 181, novembre 2017, p. 26-30). Il faut les relire pour comprendre la raison profonde de l'intérêt du général pour le Crac des chevaliers. Celui-ci est situé en territoire alaouite, minorité méprisée par les autres musulmans. C'est précisément cette race fière, résistant sans cesse à la domination turque comme à l'islam sunnite, que le général Gouraud va choisir afin de la promouvoir et de lui confier un rôle politique de premier ordre. L'État alaouite est créé par la France en 1922, qui deviendra à partir de 1930 le gouvernement de Lattaquié, subdivision de la grande Syrie. Le Crac des chevaliers est alors considéré comme le monument emblématique de ce territoire.

Un même sang de France unit pour ainsi dire cette forteresse et ce peuple, si l'on en croit *LE MONDE COLONIAL ILLUSTRÉ*, « revue mensuelle, commerciale, économique, financière et de défense des intérêts coloniaux ». En effet son numéro 70, de juin 1929, présenté dans l'exposition, montre en couverture une jeune fille alaouite dont les caractéristiques physiques sont décrites comme le fruit des alliances, à l'époque franque, entre « les dominateurs, parmi lesquels les Français », et les populations autochtones.

Si frère Jean-Duns nous a bien expliqué tout ce que le général Gouraud a fait pour le peuple alaouite, pour la Syrie française, et pour celle d'aujourd'hui par voie de conséquence, c'est frère François qui apprit à nos amis la passion du général pour l'archéologie de la Syrie franque et tout spécialement pour le Crac des chevaliers. Il n'avait pas encore mis le pied en Syrie qu'il avait déjà élaboré un plan d'étude des monuments des Croisés.

Le *Service des Antiquités*, qu'il crée à cet effet, va organiser en 1926 un congrès archéologique qui réunit deux cents érudits européens : pendant plus de quinze jours, ils découvrirent les principaux monuments construits par les Croisés. Le Crac avait servi de demeure et d'entrepôt aux autochtones et se trouvait donc dans un état lamentable. Malgré l'incompréhension des populations locales et l'inertie de certaines autorités républicaines, Paul Deschamps dirigea deux missions en 1927-1929. Il fit une étude scientifique du château, puis il entreprit son déblaiement ; des photos attestent ce travail titanesque : des milliers de tonnes

de fumiers, de gravats, évacués à partir de 1928 avec l'aide de l'armée du Levant, et grâce à un petit chemin de fer interne au Crac... Paul Deschamps obtint ensuite en 1933, après d'innombrables démarches dans les ministères de la République, que le Crac soit acheté par la France. Sa mosquée put redevenir ce qu'elle était à l'origine : une chapelle catholique, qui servit cependant dans un premier temps d'entrepôt.

Un merveilleux film d'archives montre des militaires français processionner des palmes à la main dans le sanctuaire du Crac. C'était le 17 mars 1940 lors de la messe des Rameaux. En ce jour où l'Église célèbre précisément la royauté du Christ dans Jérusalem, victoire éphémère, mais victoire tout de même, le Christ Jésus, vrai roi de France, devait savourer celle-là, lui qui était de retour après plus de six siècles d'absence. Nul doute aussi que les pierres devaient en crier de joie (cf. Lc 19,40)...

Nos amis purent entendre ce témoignage d'un des responsables actuels des fouilles archéologiques sur le site du Crac : « *Les premiers chrétiens au monde ont été des Syriens. Nous, les Syriens, nous sommes chrétiens avant d'être musulmans et nous en sommes fiers. Nous sommes fiers d'avoir chez nous ce monument représentatif de l'architecture occidentale, enraciné dans la culture syrienne.* »

SOUS LA PROTECTION DES RUSSES.

Délaissé par la France pendant la Seconde Guerre mondiale pour cause de trahison gaulliste, le Crac devient la propriété de la Syrie en 1949.

En 2013, plusieurs centaines d'islamistes s'en emparent comprenant bien que le Crac est une plateforme d'accès vers Homs. Comme au temps des Croisades !

L'armée syrienne parvint à le reprendre le 20 mars 2014 après de durs combats, au corps à corps, contre des Tchétchènes, des Tunisiens, des Algériens. L'intérieur du château porte la marque des combats, malgré l'attention de l'armée syrienne à limiter les dommages à l'extérieur de l'édifice.

Signe de cette reconquête victorieuse, aujourd'hui les drapeaux syrien et russe flottent au vent sur le Crac des moines-chevaliers francs. Lorsque le Saint-Père aura consacré la Russie au Cœur Immaculé de Marie, tout rentrera dans la charité d'un ordre que symbolise cette bienheureuse vision de paix.

Gardons en conclusion ces quelques mots adressés à nos frères, lesquels expriment bien l'enthousiasme de nos amis qui ont tant appris au cours de cette visite : « Merci infiniment de la grande richesse de vos visites-pèlerinages qui font sortir nos enfants du marasme intellectuel de l'Éducation nationale, et leur donnent une grande fierté d'être catholiques. P. et A. P. »

Frère Philippe de la Face de Dieu.



« RIEN SANS MARIE, TOUT PAR MARIE »

« Une pastorale où Marie joue le rôle principal, qui n'indique pas son Fils, cela ne sent pas bon. » (pape François)
 Cette pastorale qui n'a jamais existé dans l'Église catholique dissimule la malice d'une autre, analogue, qui se pratique en grand depuis Vatican II :

Une pastorale où l'Esprit joue le rôle principal, qui n'indique pas Jésus fils de Dieu, ni n'attire à Lui ; un Esprit qui ne songe pas à défendre les intérêts spirituels et temporels de Jésus et de son Église ; un Esprit qui refuse de lutter contre le mal et se rallie aux puissances antichrists du jour ; un Esprit qui refuse de condamner à mort les assassins au nom de la dignité humaine, mais qui reste sourd et indifférent aux cris des enfants de Dieu, pauvres victimes que l'on souille, persécute et tue ; alors, là ! c'est bien plus qu'une mauvaise odeur, c'est Satan qui a « investi le camp des saints » et qui ruine « la Cité bien aimée » (cf. Ap 21, 9) !

« NOTRE-DAME AU SECOURS ! » c'est le titre de la conférence d'Actualités de notre frère Bruno ; le cri du « défenseur » de l'Église et de la paix dans le monde, aux prises avec une désorientation diabolique qui devient de plus en plus agressive. C'est ce même Saint-Esprit de Croisade eucharistique et mariale, qui anima toutes les activités de la Phalange de l'Immaculée.

PÈLERINAGE À PONTMAIN

Dimanche 27 janvier à 9 heures les plus courageux étaient au rendez-vous. La petite marche de Saint-Ellier à Pontmain promettait d'être pénitente, mais frère Thomas nous y prépara bien, en nous adressant un *sursum corda* qui ancre nos cœurs dans le cœur de nos chers saints :

« Le 17 janvier 1871, l'armée prussienne faisait son entrée dans Alençon, malgré les combats courageux des troupes d'arrière-gardes, que Louis Martin, déjà âgé, aurait voulu rejoindre, tant il brûlait de donner sa vie pour la défense de la patrie. Mais il n'y avait rien à faire, les Allemands étaient les plus forts. Or, le même jour, à quelque cent kilomètres au sud-ouest, les Prussiens étant aux portes de Laval, une belle Dame vêtue d'une robe bleue constellée d'étoiles apparaissait, ici à Pontmain, délivrant son merveilleux message : « Mais priez mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher. » Cette apparition stoppa net l'avancée des troupes ennemies.

« C'est un fait de notre Histoire de sainte et douce France. La nouvelle s'en répandit comme

une traînée de poudre et, par voie de presse, elle parvint quelques jours plus tard dans Alençon occupé. Zélie tout émue appela aussitôt son mari pour lui annoncer la nouvelle : « La Sainte Vierge est apparue à Pontmain, nous sommes sauvés ! » Quelle promptitude à croire en ce secours providentiel, aussi ferme qu'avait été leur persévérance à prier et à l'espérer !

« Nous-mêmes, à l'exemple de cette sainte famille, à l'école de notre Père et de frère Bruno, nous méditons sans cesse sur cette suite incomparable des apparitions de l'Immaculée, ouvrant les derniers temps : la rue du Bac, La Salette, Lourdes, Pontmain, Pellevoisin... et bien sûr Fatima, qui est la clef de tout. Mais comme nous le disait notre Père un certain 17 janvier 1995 pour nous mettre en garde contre une sorte de quiétisme mystique : « C'est bien de contempler, de nous enthousiasmer pour l'orthodromie mariale, mais si l'on veut obtenir quelque chose de la Sainte Vierge, il faut... prier. La Sainte Vierge nous a dit, impérativement – c'est notre Impératrice ! – de manifester au Ciel, par nos prières, chapelets et pénitences, que nous voulons obtenir de Jésus-Christ par la médiation de la Sainte Vierge la paix pour le monde. » »

Et nous voilà partis en récitant le chapelet des mystères douloureux à l'école de sainte Thérèse. Jésus et Thérèse soutinrent notre courage, car il en fallut. De rageuses bourrasques de vent et de pluies glaciales semblaient vouloir nous arrêter, nous jeter dans le fossé tant elles étaient violentes... Mais quel charme et douce espérance de voir « l'avenir de l'Église », nos bons petits enfants trotter en ciré jaune, le chapelet en main, le visage marqué par la froidure, mais gentiment résigné... Comme dirait notre Champenois de frère Christian en imitant un vieux paysan de Villemaur : « Y'aura encor'd'beaux jours ! » et les Canadiens ajouteraient : « certain ! »

Messe à 10 h 30 à la basilique, où nous sommes très bien accueillis par le nouveau recteur ; belle cérémonie avec la participation de trois enfants de chœur CRC. Joie reconfortante des enfants de l'Église réunis pour la messe dominicale, sous la protection de Notre-Dame de Pontmain et la houlette de bons pasteurs. L'homélie fut pour ainsi dire de Contre-Réforme, antimoderniste, puisqu'elle commença par rappeler à la suite de saint Luc lui-même l'absolue vérité historique des événements évangéliques.

Après la messe nous nous rendîmes en hâte dans l'église paroissiale, pleine à craquer par plus de deux cents petites et grandes personnes, sans compter les poussettes... Après le chant de l'Angelus, dans ce sanctuaire béni où tout nous parlait du cœur à cœur

du saint curé Guérin avec la Très Sainte Vierge, frère Benoît nous “mitonna” un petit office à sa façon, tout en prière, instruction et tendre dévotion envers la *Santissima Bambina*. Elle était là, sous l’autel de l’Immaculée Conception ; même si l’abbé Guérin ne l’a pas connue, nul doute qu’il bénissait du haut du Ciel cette charmante petite cérémonie.

L’ABBÉ GUÉRIN, SERVITEUR DE MARIE

Après le repas, tandis que nos sœurs et nos frères prenaient en charge les enfants, frère Benoît entraîna les grands jusqu’à la salle Notre-Dame de l’autre côté du parvis et nous captiva pendant une heure en retraçant la vie de Michel Guérin, le saint curé de Pontmain. Il faudrait lui consacrer un livre, un grand article, mais en attendant, voici à grands traits.

Le 8 juin 1801 à Laval, naissance de Michel Guérin ; ses parents Michel et Madeleine le font baptiser le jour même. Premières années heureuses d’un fils unique qui reçoit de ses parents les bons exemples d’une vie chrétienne, laborieuse, pieuse d’une piété toute mariale puisée à la source de l’antique église de Notre-Dame d’Avesnières, qu’on se plaît à saluer : « Bienfaitrice de la cité », « Trésor du pays ».

L’épreuve frappe bien vite le jeune Michel, par les revers de fortune de ses parents, mais bien plus par la mort de son père alors qu’il n’a que treize ans. Le voici seul avec sa mère, et Celle qu’elle lui a appris à aimer depuis son enfance, la Très Sainte Vierge. Il veut être prêtre, mais n’a pas les moyens de payer ses études ; sa sainte mère y pourvoit en se sacrifiant tant et plus.

LA RENCONTRE D’UN MAÎTRE.

Au séminaire du Mans, la bonté enjouée de Michel Guérin, ses vertus, son sens du devoir exercent un charme sur ses confrères qui le surnomment gentiment : « notre saint ». Il rencontre surtout un père et un maître en la personne du supérieur, l’abbé Jean-Baptiste Bouvier, qui deviendra évêque du Mans, et dont les ouvrages théologiques seront utilisés comme manuels dans les séminaires. Il les a écrits dans un esprit de disciple et une remarquable docilité envers les autorités romaines qu’il a beaucoup consultées. Royaliste légitimiste en politique ; anti-janséniste, antirigoriste et disciple de saint Alphonse de Liguori en morale, l’abbé Bouvier était un passionné de sciences sacrées et profanes, de techniques, de découvertes, d’expériences scientifiques. Au principe et fondement de tout, cet homme d’Église fut un ardent défenseur et promoteur de l’Immaculée Conception. L’abbé Guérin a donc été à la bonne école d’un saint progrès.

LE RAYONNEMENT ET LA RÉOLUTION D’UN SAINT.

Au jour de son ordination, le jeune séminariste dont la connaissance et la dévotion à la Sainte Vierge n’ont fait que grandir est si rayonnant que l’évêque qui l’ordonne est frappé par sa piété extraordinaire. Il le fit venir, l’interrogea, peut-être lui proposait-il quelque poste avantageux ? Ce qui est certain, c’est la sainte réponse du jeune prêtre : « *Je veux la paroisse la plus pauvre et la plus défavorisée du diocèse.* »

L’abbé Guérin est donc nommé vicaire à Saint-Ellier du Maine, il y arrive le 10 août 1829, et il s’y dévoue pendant sept ans. Desservir cette paroisse lui permet de rejoindre les sept cents âmes de Pontmain et alentour qui, cinq kilomètres plus loin, sont complètement isolées, sans route, ni école, ni aucun service administratif. En 1836, ses vœux sont exaucés, il est nommé curé de Pontmain, il y arrive le 24 novembre, et répond à l’accueil chaleureux de ses paroissiens d’une manière parfaitement pure et surnaturelle : « *C’est Dieu qui a tout fait. Il veut que je sois à vous sans partage ; désormais, c’est avec vous à la vie, à la mort. Vous pouvez compter sur l’absolu dévouement de votre pasteur.* »

Le curé Guérin a pour le moins l’esprit d’initiative ; il suscite les plus généreux dévouements, il contacte et sans cesse insiste auprès des autorités civiles et religieuses pour mettre le village isolé et son église en ruine en “réseau” sur la terre comme au Ciel. Quand il rend sa belle âme à Dieu, le 29 mai 1872, Pontmain est un village florissant sous tous les rapports, ne mentionnons que le principal : tous les paroissiens sans exception assistent à la messe dominicale ; la France est en paix et n’a pas connu l’invasion totale des Prussiens comme il était inéluctable.

L’IMMACULÉE VIERGE MARIE : RÔLE PRINCIPAL.

Si tant de grâces se sont déversées du Ciel sur la terre, c’est parce que le curé Guérin a été attentif et docile aux signes des temps de Dieu, qu’il s’agisse des apparitions de l’Immaculée à la rue du Bac et de la diffusion de la Médaille miraculeuse, et surtout de leur prolongement paroissial à Notre-Dame des Victoires.

Afin que tous croient que Dieu veut que le Cœur Immaculé de Marie ait le « rôle principal », le 3 décembre 1836, premier samedi du mois, l’obéissance immédiate de l’abbé des Genettes à la voix intérieure qui lui dit : « *Consacre ta paroisse au Cœur Immaculé de Marie* », est sanctionnée le soir même par le miracle d’une église pleine à craquer de gens désireux de s’instruire des choses de Dieu.

L’abbé Guérin apprit cette histoire merveilleuse, probablement par le journal *L’UNIVERS*, fin décembre 1836 ou tout début 1837, et il en comprend la leçon : Si la Sainte Vierge a fait un miracle pour une paroisse de Paris, je voudrais tout faire pour qu’Elle en fasse autant à Pontmain, pour la conversion de la

mienne ! Et c'est pourquoi, dès le mois d'avril 1837, il s'affilie à l'Archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie, et en 1853, il peut écrire à son évêque que tous ses paroissiens sans exception en font partie.

Le jeune curé de Pontmain a tout de suite adhéré au Bon Plaisir de Dieu, et il en fit le principe et fondement de son ministère sacerdotal. Serviteur de l'Immaculée, c'est par Elle qu'il convertit et sanctifie les âmes de ses paysans, par Elle qu'il leur apprend le secret de la bonne vie chrétienne qui doit vivifier et gouverner tous les secteurs de la vie temporelle : *« Rien sans Marie, tout par Marie. »*

L'abbé des Genettes, conclut notre frère Benoît, aurait voulu être imité du clergé français dans son ensemble, voici ce qu'il disait : *« Si la divine Providence continue de nous bénir comme elle l'a fait depuis trois ans, nous pouvons pronostiquer avec confiance que, dans peu de temps, la face de la France aura changé. »* Il se prenait à rêver, et nous avec lui, d'une France convertie par l'Immaculée, en un temps record ! La preuve que ce n'était pas un rêve, c'est notre abbé Guérin.

La vitrine modeste de ce que la Sainte Vierge veut toujours faire dans son royaume et dans le monde entier, c'est ce petit village de Pontmain où elle apparaît dans la plénitude d'un rôle principal qui s'étend jusqu'à la politique. Car ne l'oublions pas à Pontmain, c'est Notre-Dame des Victoires, Régente du Royaume de France, qui apparaît revêtue du même manteau royal qu'Elle portait pour apparaître au frère Fiacre en 1637. En 1871, Elle a eu raison des Prussiens, nous sommes sûrs qu'Elle triomphera un jour des *« mauvais catholiques »* à Rome comme à Paris, et que d'un même "cri du Cœur", Elle nous obtiendra du Très-Haut un saint Pape et un Roi Très-Chrétien.

DÉVOTION EUCHARISTIQUE ET MARIALE

Parents et enfants se retrouvèrent ensuite dans cette merveilleuse grange où sont si bien figurées les différentes phases de l'apparition de la Vierge Marie. Frère Benoît les raconta entre chaque dizaine de chapelet devant un parterre de petits et tout petits-enfants. Quant aux parents ils n'étaient pas les moins ravis... Nous nous rendîmes ensuite au cimetière sur la tombe de l'abbé Guérin. Frère Benoît nous y lut le témoignage de François Friteau qui assista à ce qu'il faut bien appeler une mort d'amour ; il vit le regard extasié de son cher curé, et en conclut tout naturellement et en vérité que Notre-Dame de Pontmain était venue le chercher...

Nous n'avons pas eu besoin de le préciser, mais cette journée mariale fut éminemment christocentrique, puisqu'elle commença par la Messe et s'acheva par le Salut du Saint-Sacrement célébré par le recteur, un chapelain et un jeune CRC qui faisait office de thuriféraire... Belle sortie en procession au chant de

“DOUCE VIERGE MARIE” et, joie finale, celle de se retrouver tous pour un goûter convivial autour d'un chocolat chaud et plein de bonnes choses préparées par nos bons amis D. et nos sœurs : joyeux tumulte des enfants, conversations animées des parents, bref l'animation *sui generis* du caravansérail CRC... Il fallut bien se quitter, chacun partant convaincu du "rôle principal" de notre Bonne Mère du Ciel, et se promettant de revenir l'an prochain, pour s'en convaincre davantage, encore et encore...

LA CHANDELEUR À SAINT-PARRES

Cette année, une bienheureuse occurrence de dates la fit célébrer deux fois. Le premier samedi du mois, 2 février, au jour même de la fête, et le lendemain dimanche, celui de sa solennité. C'était donc fête sur fête à la maison Saint-Joseph, et on comprend les trois cents amis et leurs enfants qui s'y retrouvèrent.

SAMEDI 2 FÉVRIER.

À 11 h 30, messe de la Présentation de l'Enfant-Jésus au Temple et sermon de notre bienheureux Père : *NAZARETH OU COMMENT GAGNER SON CIEL ?* Par ses trente ans de « vie gâchée » à Nazareth, Jésus a voulu nous persuader de la vanité de nos activités séculières quand elles sont dépourvues d'esprit surnaturel et de pratiques de dévotion qui plaisent à Dieu. Êtes-vous atteints par "la sécularisation", ce mauvais esprit protestant qui s'est infiltré dans l'Église à la faveur de Vatican II ? Ce sermon vous offre un test de dépistage, gratuit, profitez-en et branchez-vous vite sur votre site préféré de VOD : S 45, sermon 14.

Après un bon repas et le chapelet, première conférence de retraite et joie de retrouver Sainte Thérèse nouvelle : *THÉRÈSE DE LA SAINTE-FACE, ÉPOUSE DE JÉSUS CRUCIFIÉ (1890)*. Cette union se noue dans la lumière de deux "visions" et d'une parole de Dieu (Is 53) secret de sa dévotion à la Sainte Face. La première vision date de 1879 : monsieur Martin marche dans le jardin des Buissonnets, vieilli, courbé, la tête recouverte d'un tablier. Sainte Thérèse en comprend le sens lorsqu'en février 1889 son père, son roi chéri, est humilié, terrassé par une artériosclérose, et qu'il est interné au Bon Sauveur de Caen. Son cœur sensible souffre à l'extrême, mais elle intègre cette épreuve, et la vit en corédemptrice, cœur à cœur avec Jésus crucifié, avec son père, pour le salut des âmes. Elle *« découvre le secret de souffrir en paix »*. En juillet 1889, alors qu'elle prie dans la grotte de sainte Madeleine : *« Il y avait comme un voile jeté pour moi sur toutes les choses de la terre... J'étais entièrement cachée sous le voile de la Sainte Vierge. »* C'est l'annonce d'une nuit sur le monde, explique notre Père, dans cette nuit, Thérèse, image de l'Église, disparaît aux yeux du monde comme ensevelie avec la Sainte Vierge, dans l'attente de la résurrection.

Ensuite, après un bon goûter en famille, de nouveau, joie de retrouver sainte Thérèse et de comprendre en quoi notre Père nous la propose bien nouvelle.

LA VOIE D'ENFANCE, MYSTÈRE INOUÏ. Notre Père va longuement retracer les étapes de son élaboration, de son incompréhension aussi, pour arriver à la conclusion suivante :

« Tout le secret de la Petite Voie tient en ceci : n'être rien à ses propres yeux. Je n'ai nulle ambition si ce n'est d'aimer Jésus seul et d'accueillir son amour pour lui faire plaisir. » Et que faites-vous de mes fautes ? « Quand on désire devenir une grande sainte, c'est excellent d'être ramenée à sa petitesse. Vous êtes de la famille des fils d'Adam. » « Dans son absolue sainteté, Dieu souffre du désordre causé par le péché originel, auquel les fautes des saints participent, quoique de manière non volontaire. » « Jésus a payé pour vous, comme pour les pécheurs. Son Sang, que vous êtes avide de répandre sur eux, vous a lavée au passage. » Et il ne cesse de le faire de confession en communion : nul quiétisme dans la "Petite Voie"...

La méditation des premiers samedis du mois nous en convaincra puisque frère Bruno médita à son école les mystères joyeux du Rosaire (*supra*, p. 22-25).

DIMANCHE 3 FÉVRIER.

Ceux qui arrivèrent à l'oraison encore un peu endormis, ne tardèrent pas à se réveiller tout à fait sous l'ardeur d'un "*TISON ARRACHÉ DU FEU*", l'histoire de Céline aux prises avec le feu de passions inconnues d'elle jusqu'à l'âge de vingt ans. Prodigeux témoignage d'une parfaite loyauté, qui est appelé à faire du bien à toutes les âmes, puisque nous sommes tous sollicités à un âge ou à un autre par les trois concupiscences de la chair, du monde et de Satan.

Après le chapelet, c'est encore contre les insidieuses manœuvres ou subtiles dissimulations de l'Adversaire de nos âmes, blessées par le péché originel, que notre bienheureux Père et sainte Thérèse allaient nous mettre en garde.

MAÎTRESSE DES NOVICES POUR NOS TEMPS D'APOSTASIE (1893-1896), merveilleuse conférence des deux incomparables médecins de nos petites âmes : « Au point de départ de toute œuvre, de toute résolution, je trouve dans l'être humain un certain regard sur soi (...), un contentement du moi bétonné ; chacun construit sa tour, y monte et considère les degrés des perfections conquises, "Dieu m'aime tel que je suis, c'est sûr !" (...) Sainte Thérèse comprend que l'obstacle à la sainteté qui handicape ses novices, « c'est ce fameux MOI, MOI, MOI, qui interdit à Jésus d'entrer dans notre âme et de la vaincre par son amour ».

À 10 h 30, la messe de la solennité de la Présen-

tation débuta par la bénédiction des cierges et la procession avec l'Enfant-Jésus dans les bras de notre très cher Bon Pasteur. Joie, lumière, harmonie et puissance des cantiques dans une chapelle merveilleusement bien fleurie... toutes ces émotions qui ravissaient nos sens spirituels nous étaient communiquées par la liturgie du mystère. L'homélie de notre bienheureux Père nous prouva que ce n'était pas là vaine sensibilité ou subjectives élucubrations ; nous mimions la vérité objective, absolue, d'un prodigieux accomplissement des prophéties par Jésus, grâce à Marie sa Très Sainte Mère. Ce sermon est un sidérant dévoilement du quatrième mystère joyeux, à écouter en boucle par les « accros » du chapelet que nous sommes tous : *LA FÊTE DE LA PURIFICATION : OBLATION* (S 45, 15).

« NOTRE-DAME AU SECOURS ! »

Frère Bruno commença sa conférence d'actualités par le « *cri du cœur* » de Mgr Vigano. Le Pape François ne saisissant pas cette occasion pour « s'ouvrir aux volontés de Notre-Dame de Fatima », les progrès de l'apostasie dans l'Église, et de la guerre dans le monde, sont plus que jamais d'actualité.

La guerre au Moyen-Orient, c'est connu, mais c'est très grave aussi en Asie. Les USA mènent une guerre commerciale contre la Chine qui fait trembler les marchés financiers. Le président Trump veut s'opposer ainsi au *leadership* mondial de "l'Empereur rouge", et à sa politique hégémonique. C'est avec raison qu'elle fait peur, car c'est toute la puissance du capitalisme qui est mise au service de l'idéologie communiste. Frère Bruno la passe en revue, c'est très impressionnant.

UNE CHINE CAPITALO-COMMUNISTE ET CONCILIAIRE.

« Contrôle du pouvoir et de la population par le parti communiste, *via* la surveillance numérique continue, contrôle des entreprises par l'État, sanctuarisation du secteur public, contrôle idéologique par l'imposition du dogme marxiste antichrist dans les médias, les universités et les entreprises. Avec incarcération des dirigeants récalcitrants. Contrôle stratégique, surtout, avec une intense course aux armements, destinée à la reprise en main de Hongkong, à la conquête de l'île de Formose, à l'annexion de la mer de Chine du Sud et à l'instrumentalisation de la Corée du Nord pour affaiblir la présence américaine en Asie. Et ce n'est qu'un commencement... » À quand les JMJ en Chine, pays où souffle la doctrine sociale de l'Église et la Liberté religieuse ?

Dans un tel contexte, l'accord entre la Rome de Vatican II et Pékin plus que jamais communiste et totalitaire se juge à sa vraie valeur, celle d'une apostasie de la foi et d'un abandon de ses frères aux sanctions et persécutions d'un État totalitaire antichrétien. Frère Bruno passe en revue les principaux points de cet accord ; ne considérons que le plus

éblouissant aux yeux des hommes : L'érection du nouveau diocèse de Chendge, et la construction d'un vaste complexe religieux, comprenant une résidence épiscopale, un couvent, une immense cathédrale : Un cadeau de 9,5 millions d'euros offert par l'Église patriotique (l'état communiste) à Rome.

On est loin des "trente deniers", mais c'est toujours Jésus que l'on persécute et met à mort : « Le Saint-Siège reconnaît la Conférence épiscopale chinoise puisqu'il devra prendre en compte les candidats à l'épiscopat qu'elle lui présentera... avec l'accord préalable du Parti communiste ! Et la trentaine des évêques "clandestins" sera contrainte à rejoindre cette Conférence qui est elle-même dominée par "l'Association patriotique des catholiques chinois". » Le droit des clandestins de refuser pour la défense de la foi catholique est désavoué par l'Église ! Ceux qui passeront outre « pour cause de fidélité à Jésus-Christ et à sa divine Mère seront condamnés à une double "clandestinité", à la fois vis-à-vis de l'État et vis-à-vis de l'Église. Et ainsi les catholiques les plus fidèles à l'Église seront rejetés comme schismatiques ! »

LA FRANCE.

Elle est livrée par l'Église à l'islam. Un signe de cette molle apostasie ? *FAMILLE CHRÉTIENNE* (n° 2140, p. 9), nous informe que les carmélites d'Alençon doivent déménager : « Le quartier est devenu trop bruyant », sans dire qu'une mosquée s'est construite qui jouxte le carmel d'un mur mitoyen ! « Menteurs ! » s'exclame frère Bruno : « Mais dire la vérité serait contraire au "vivre ensemble" de rigueur depuis le concile Vatican II, et au dialogue qui en résulte avec cette "religion de paix et d'amour" qu'est l'islam. »

Frère Bruno nous montre que les Gilets jaunes ne sont pas des casseurs, ni tous des bénéficiaires du RSA. Ce sont des Français du "Pays réel" de nos provinces : ouvriers, agriculteurs, artisans, chefs de PME, commerçants, etc., qui travaillent dur, n'en peuvent plus et ne veulent plus s'en laisser conter... Ils n'ont pas été dupes du débat sur les finances publiques.

Pourtant, jamais rapport de Bercy n'a été aussi pédagogique, loyal, percutant. Il fut surtout admirablement tronqué par les "chargés de com", les experts de la "démocratie" ; le *débat apaisé* sur l'évolution des principes de la bioéthique, bien davantage. Tout le monde parle, le *président Macron écoute, mais n'entend pas* ; complices, les rapporteurs des débats le confortent dans sa "surdité" en ne sélectionnant que les interventions « politiquement correctes ». C'est ainsi que les lois immorales, politiques et financières passent... Car, conclut frère Bruno, et il ne faut pas l'oublier : « *C'est le désordre qui est savamment programmé.* »

Jérôme Fourquet, le sociologue qui a analysé

le mouvement des Gilets jaunes met en cause « *le dépérissement des grands courants de pensée (catholicisme, communisme, gaullisme)* », ce qui appelle de soi, nous explique frère Bruno, la réaction conjuguée d'un catholicisme de Contre-Réforme, d'une écologie communautaire et d'un vrai chef d'État, un autre maréchal Pétain gouvernant au service du Travail, de la Famille, de la Patrie ; en un mot : toute la doctrine des *150 POINTS*. Pour entreprendre cette "Révolution nationale" intégrale, il faudra, d'abord « que l'Église soit revenue de son apostasie par une Contre-Réforme et que l'autorité souveraine de l'État soit restaurée indépendamment des puissances capitalistes. Deux conditions qui, elles-mêmes, supposent le triomphe préalable du Cœur Immaculé de Marie. » (Point 127 des *150 POINTS* de la Phalange) C'est pour le moment le cadet des soucis du Saint-Père, pour ne pas dire pire.

FRANÇOIS AUX JMJ DE PANAMA.

Il a, hélas ! plus répondu aux sollicitations des rythmes endiablés des rumbas et autres diaboliques chorégraphies mystico-païennes, qu'aux motions que le Saint-Esprit lui communiquait en vain par le truchement de la statue pèlerine de Notre-Dame de Fatima. Devant Elle, il n'a pas hésité à faire l'éloge de Simon Bolivar (1783-1830), ce grand subversif de l'ordre dans tout le continent sud-américain...

Le thème des JMJ revenait à proposer "*l'Annonciation pour tous*", il suffit de se laisser surprendre par l'archange Gabriel « *là où nous sommes, comme nous sommes et avec qui nous sommes* » afin que le Seigneur vienne naître parmi nous, comme en la Vierge Marie (élémentaire, mon cher Watson...).

Ce n'est pas un appel à la vie consacrée, mais à une vie mondaine épanouie, étincelante du vernis d'une nouvelle religion, celle de Vatican II, et d'une nouvelle manière de vivre la vie religieuse, celle de l'*Ordo virginum*. Liberté, propriété (ce cher argent), plein épanouissement pour les femmes ; pour les hommes, on sait où cela conduit... La preuve que cet esprit menteur qui flatte l'orgueil vient du diable, c'est qu'il est aussi homicide. Car du même mouvement qu'il exalte ses nouvelles "vestales", il persécute avec férocité les ordres traditionnels, par exemple les Petites Sœurs de Marie Mère du Rédempteur à Laval. Elles ne font pas d'opposition à Vatican II, loin de là ! Alors quels sont les indignités et scandales qui contraignent Mgr Scherrer et Rome à l'éloignement des supérieurs et une reprise en main, drastique (soviétique), de la communauté ?

Un attachement exagéré au souvenir de la fondatrice, mère Marie de la Croix décédée en 1999 ; un refus d'évoluer, clairement exprimé par la volonté de ne rien changer dans la chambre où leur fondatrice demeura stigmatisée pendant trente ans ; une absence de connexion *internet* personnelle, signe odieux d'une

fermeture au monde. Trois commissaires (*sic*) ont été nommés pour remettre trente-sept religieuses et deux novices dans la "ligne du Parti", et leur "laver le cerveau" de ces pratiques sectaires... Les supérieures suivies par toutes leurs filles font appel au Tribunal de la Signature Apostolique. Pour elles, pour nous, pour l'Église et le monde nous crions à la suite de frère Bruno : Notre-Dame au Secours !

Après le chant des vêpres de la Présentation de l'Enfant-Jésus au Temple, dernier sermon de notre frère Prieur, une lecture savoureuse des "*Mémoires et Récits*" de Céline. Entendre et donc voir une âme qui résiste au mal, c'est tellement beau et encourageant que l'on en prie notre très chéri Père Céleste d'un meilleur cœur en lui disant : *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.*

IN MEMORIAM

Le samedi 19 janvier, maître Jean-Lucien Astier, fortifié par la grâce des sacrements de l'Église, a rendu sa belle âme à Dieu, dans un sourire paisible, tandis que son épouse lui tenait la main, en lui disant qu'il devait maintenant prendre celle de Jésus...

Les jeunes générations ne connaissent peut-être pas cet ami si discret, ils ne savent donc pas que maître Astier, par sa compétence hors pair de la législation du travail, a sauvé la communauté dans les années 2000, alors que la République complotait sa perte en lui intentant une série de procès. Il a ainsi consolidé les assises juridiques de notre Ordre dans le plus pur respect de la légalité comme aussi et surtout de la nécessaire liberté et indépendance de l'Église (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 34, mai 2005, p. 30-32).

Maître Astier fut un disciple enthousiaste de notre Père et des frères qui prolongeaient son œuvre. En voici une petite preuve parmi tant et tant d'autres, un extrait de lettre qui s'adresse à frère Gérard : *« J'espère que nous pourrons bénéficier des conférences de frère Bruno et de frère Pascal avec les logia. À l'école du Père, vous répondez toujours à nos préoccupations. Chaque question, chaque souci spirituel ou religieux trouvent leurs réponses dans les logia, le mensuel et les conférences du Congrès et sessions. Il est réconfortant de vous avoir dans ces temps de désorientation diabolique. Bien à vous, in corde Mariæ et Ecclesiæ. »*

Aucun membre de notre communauté n'a pu, hélas, se rendre à ses obsèques, mais comme le disait si bien notre frère Gérard dans la lettre de condoléances adressée à son épouse : *« Nous ne*

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

DVD : *achat 7.50 €* - CD : *achat 5 €*
Ajouter le prix du port.

◆ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH.

JANVIER 2019

- ACT. LA PATIENCE DES SAINTS. 1 DVD - 1 CD.
- S 163. VISITE À LA CRÈCHE DE SAINTE THÉRÈSE NOUVELLE. 1 DVD - 1 CD.
- PI. 3. 11. MGR PROVENCHER,
PÈRE DE L'ÉGLISE DE L'OUEST CANADIEN. 1 DVD - 1 CD.

◆ CAMP-RETRAITE DE LA COMMUNION PHALANGISTE 2018.

FÉVRIER 2019

- PC 81. LE COMBAT DE LA VIERGE ET DU DRAGON.
1689 - 1917
 - 9. L'ÉGLISE AU BOUT DU MONDE.
 - 10. INTRODUCTION À FÉLICITÉ DE LAMENNAIS.
 - 11. FÉLICITÉ DE LAMENNAIS (1782-1831). 2 DVD - 2 CD.
- PC 81 BIS. LA RELIGION EN VRAI.
AUX PÉRILS DU PROGRÈS.
 - 2. DU LAUS À FATIMA, LES COMBATS DE
L'IMMACULÉE POUR LE SALUT DU MONDE. 2 DVD - 2 CD.

pourrons entreprendre ce voyage que par le cœur, et la plus ardente supplication, nous avons tant de dettes de reconnaissance (...), vous demeurez dans nos cœurs un avec lui. »

Frère Philippe de la Face de Dieu.

CORRESPONDANCE

« Mon bien cher frère Bruno,

« Je ne peux m'empêcher de commencer ce mail sans vous parler en quelques mots de votre conférence magistrale d'Actualités de janvier ! Je croyais voir le Père brochant rapidement distinctement et pédagogiquement les actualités politiques et religieuses les plus pertinentes du monde entier ! Et il se dit par-ci ou par-là que vous êtes affaibli par toutes ces infections de décembre... Eh bien, cela n'altère en rien votre jugement et votre alacrité (...). »

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. - <http://www.site-crc.com>

ABONNEMENT 30 €, étudiants 18 €, soutien 60 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 36 €, AUTRES PAYS 60 €, par avion 70 €.